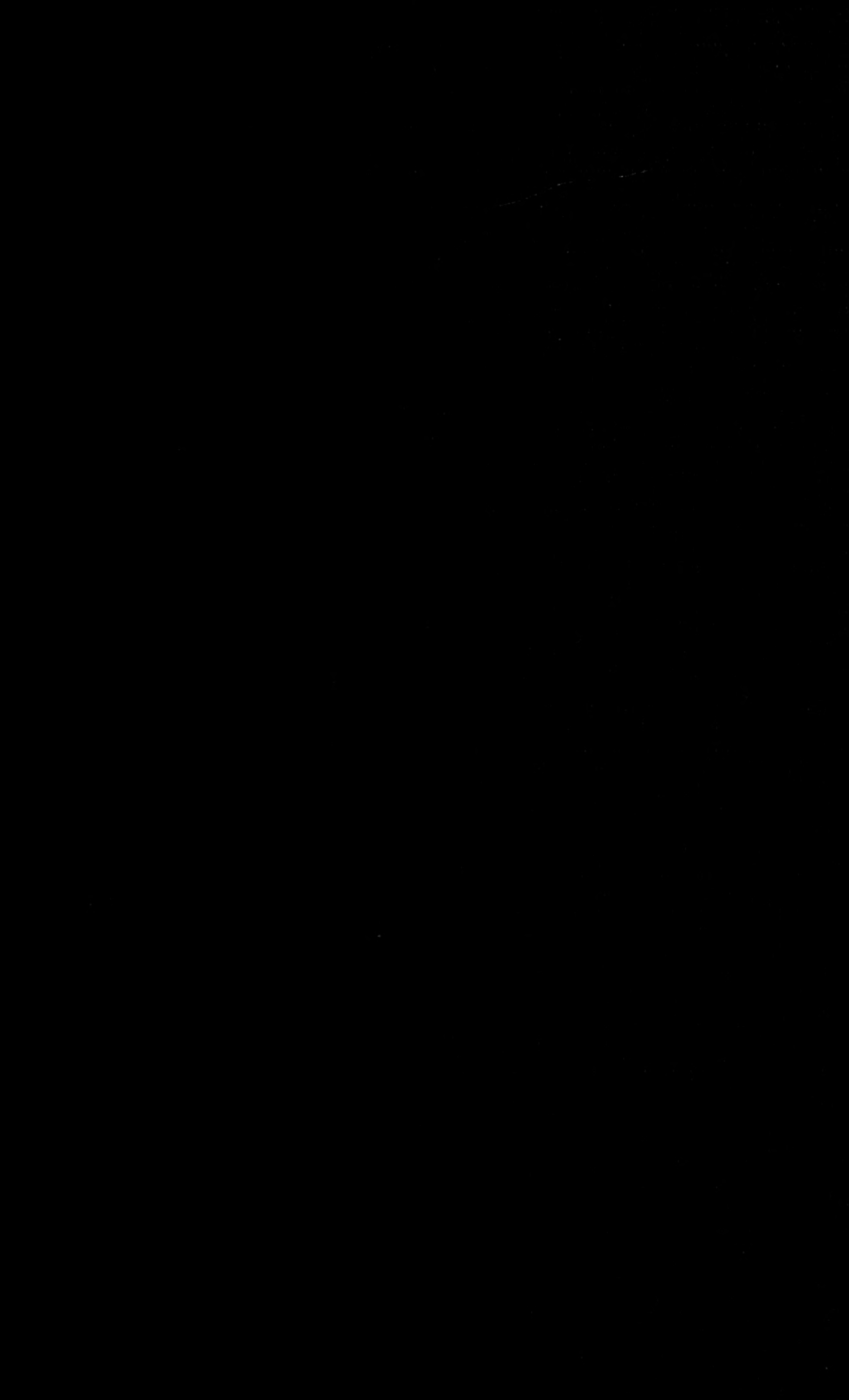



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LES
TROIS POEMES.

Dissociata locis concordi pace ligavit.

Ovid. Métam. lib. 1. Fab. 2.

LES

JARDINS D'ORNEMENS,

OU

LES GÈORGIQUES FRANÇAISES,

POËME EN QUATRE CHANTS,

Par M. G. D. C.

Non omnes arbuſta juvant, humileſque myricæ;
Si canimus ſilvas, ſilvæ ſint conſule dignæ.
Virg. Bucol. Eclog. IV.

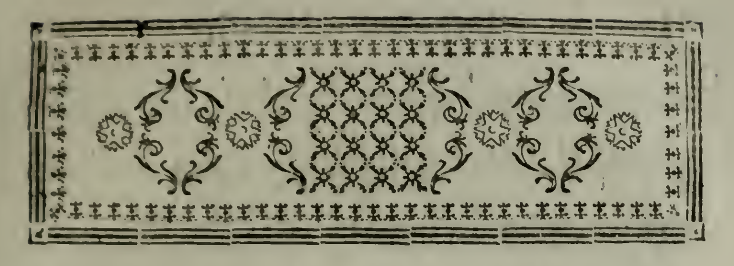


A LA HAYE,

ET A PARIS,

Chez P. D. LANGLOIS, rue du Petit Pont, près le petit Châtelet, au Saint Eſprit couronné.

M. DCC. LXIX.



PRÉFACE.

SI l'on en croit plusieurs Personnes d'un goût sûr, il n'est pas possible de faire, en français, un bon Poëme sur l'Agriculture : c'est dans ce genre, disent-ils, que notre Langue fait sentir sa stérilité & son ingratitude ; & loin de pouvoir alors nous exprimer en Vers avec quelque élégance, nous ne le pouvons pas même en Prose, & il ne nous est permis que d'aspirer au foible mérite de la clarté & de la précision (1).

C'est, sans doute, cette difficulté, regardée comme insurmontable, qui a décidé Boileau à ne donner, dans son Art poétique,

(1) Discours sur les Géorgiques de Virgile, par l'Abbé Des Fontaines.

aucun précepte qui concernât le Genre géorgique. Il étoit inutile d'apprendre une marche à des Paralytiques.

Cependant si la Nation française n'a pû jusqu'ici espérer, à cause de l'indigence imputée à son idiôme, de voir réussir chez elle un Poëme sur l'Agriculture, cette Nation, de tems en tems, ne laisse point de montrer des regrets à ce sujet; elle desireroit que l'impossibilité cessât; elle semble voir, avec dépit, que les Grecs & les Latins l'emportent sur elle par cet endroit. Ecoutons parler la France par la bouche d'un de ses meilleurs Ecrivains.

» Après la Lecture des Géorgiques de Vir-
» gile, des Jardins de Rapin, & de la Mé-
» tairie de Vanniere, on est assurément ten-
» té de renoncer au séjour des Villes; ces
» trois Poëmes latins m'ont tellement en-

» chanté, que je ne puis les quitter... Croi-
» riez-vous que notre Langue, ou du moins
» notre Poésie, n'a point le moindre ouvra-
» ge de goût *qu'on puisse leur associer?* J'en
» suis surpris: la nature est si belle! la Poé-
» sie y trouveroit un beau champ pour s'exer-
» cer; c'est assurément la matiere du plus ri-
» che tableau: il est encore à commencer;
» nous n'avons aucun Poëte français qui l'ait
» seulement ébauché (1).

Il résulte donc qu'un Poëme géorgique est une chose dont l'exécution est regardée comme impossible en notre Langue; & que, malgré cette impossibilité, on souhaiteroit en voir un. Les Muses françaises sont, à cet égard, comme de jeunes Epouses, d'un tempérament foible & délicat, qui desirent avi-

(1) Spectacle de la nature, cinquieme entretien, Tome II.

dement de ſe voir un Fils, malgré les aſſurances que leur donnent les plus habiles Naturaliſtes, de ne pouvoir jamais acquerir le doux nom de Mere.

En rapportant les ſentimens des Connoiſſeurs qui ont juſqu'ici deſeſpéré du ſuccès d'un Poëme géorgique en notre Langue, je ne prétends point élever des trophées à cet Ouvrage : mon but eſt d'annoncer qu'aïant eu à placer un édifice ſur un terrein peu ferme, mal diſpoſé, & regardé comme impraticable, j'ai droit de prétendre à l'indulgence des Lecteurs ſages & judicieux.

Quoique ce Poëme n'ait pas pour objet l'Agriculture purement ruſtique, il n'y eſt pas moins parlé de bêches, de ſerpettes, d'arroſoirs, de fumiers, de couches, de Caiſſes, de la greffe, des marcottes, des boutures, des inſectes, des animaux nuiſibles, de la maladie des

arbres, &c. Toutes choſes que l'on a penſé ne pouvoir figurer noblement dans notre Poéſie.

Si j'ai choiſi la partie d'Agriculture, qui ſe borne aux *Jardins d'Ornemens*, deux raiſons ont décidé mon choix. D'abord, il étoit inutile de traiter, en vers, du labourage, des vignobles, des potagers, des étables, des haras, &c. puiſqu'aujourd'hui les honnêtes gens ne s'appliquent plus gueres, par eux-mêmes, à ces objets, & que les Laboureurs, les Vignerons, les Maraîchers, les Bergers, les Maquignons, &c. ne liront pas ce Poëme. En ſecond lieu, ces matieres ont été amplement décrites par Héſiode, Virgile, Rapin & Vanniere; leurs Ouvrages apprennent à herſer une terre, à échalaſſer la vigne, à élever un poulain, à guérir le farcin des brebis, & à faire pommer une laitue. J'ai donc embraſſé la partie que ces grands Auteurs ont

laiſſée, & qui eſt ſi-non la plus utile, du moins la plus connue, la plus agréable & la plus noble de l'Agriculture ; c'eſt toujours le même fond, c'eſt-à-dire la terre, mais la terre ornée : au-lieu d'un bigareautier, c'eſt un tilleul ; d'une treille de vignes, c'eſt une paliſſade de jaſmin ; d'un parquet de pois, c'eſt une planche de tulippes : enfin, c'eſt la partie d'Agriculture que Virgile laiſſe & indique à ceux qui viendront après lui.

Forſitan & pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique roſaria Pæſti :
Verum hæc ipſe equidem ſpatiis excluſus iniquis
Prætereo, atque aliis poſt commemoranda relinquo.
Virg. Georg. lib. 4.

Seroit-il beſoin de prévenir les Lecteurs ſur la néceſſité où je me ſuis trouvé de répéter ſouvent les mêmes mots dans l'eſpace de ſept ou huit vers ? La matiere m'y a forcé : en parlant des Fleurs, il faut ſe ſervir du mot *Fleurs*;

ainsi de plusieurs autres substantifs : toutes circonlocutions, toutes périphrases seroient desagréables, & sentiroient le style de nos Faiseurs de Logogriphes. D'ailleurs, quoique je ne sois pas du sentiment de Madame Dacier, qui trouve que c'est une beauté, dans les Auteurs grecs & latins, que la répétition négligée des mêmes expressions, il me semble cependant qu'il seroit de l'équité de ne point éplucher à la rigueur (comme font quelques-uns) les Ouvrages de longue haleine, & qui traitent de sujets qui par eux-mêmes ne fournissent point une multiplicité de termes. Ne pourroit-on pas tenir un juste milieu ? regarder comme vicieuses toutes répétitions qui choquent à la premiere lecture, & pardonner à celles qu'on ne découvre qu'en y regardant de bien près & avec un examen de Savant ? On trouvera un exemple de la pre-

miere ſorte, dans la quatrieme Eglogue de Virgile : le mot *Magnus* y eſt trop ſouvent emploïé dans un petit nombre de vers.

Sans les Deſcriptions & les Epiſodes, un Poëme didactique ne ſeroit qu'un Rudiment faſtidieux ; on a tâché d'orner celui-ci de différens traits puiſés dans l'Hiſtoire du Jardinage & dans la Phyſique moderne, en évitant néanmoins de faire mention de ces *Curioſités monſtrueuſes* dont quelques-uns ſont idolâtres, & dont un Abbé de Vallemont a compoſé deux Tomes.

Un Poëme n'eſt point un Traité diviſé peſamment par chapitres & par ſections, & où l'Auteur ſe feroit ſcrupule d'omettre la moindre minutie. Les Muſes ſont des Abeilles qui voltigent & qui ne s'attachent qu'aux fleurs. Vouloir tout trouver dans un Poëme, & imputer à la négligence ou au peu de con-

noissance d'un Auteur ce qu'on n'y rencontre pas, c'est être un mauvais juge en fait de Poësie. M. de Voltaire n'a point ignoré que les Ligueurs firent du Cardinal de Bourbon un fantôme de Roi : il a néanmoins, dans son Poëme, tiré le rideau sur ce ridicule évenement. Il est des objets & des circonstances qne tout l'art imaginable ne peut embellir : lorsqu'ils se présentent, le parti le plus sage, & qu'Horace indique, c'est de les abandonner.

Et, quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.
Horat. Art. poët.

D'ailleurs, c'est un des plus beaux secrets de l'art de ne point épuiser la matiere que l'on traite. Tous les jours on reproche à l'Auteur du *Prædium rusticum* de n'avoir rien laissé à suppléer : bien différent de Virgile, qui a su trier,

Non ego cuncta meis amplecti versibus opto.
Virg. Georg. lib. 2.

Voilà ce que j'avois a dire sur ce petit Ouvrage, à qui je n'ai pu donner que quelques momens dérobés à des occupations plus graves. J'attends, avec soumission le jugement du Public. Un autre pourra mieux faire. J'ai ouvert la carriere.



LES
JARDINS
D'ORNEMENS.
CHANT PREMIER.

LES



LES JARDINS D'ORNEMENS.

CHANT PREMIER.

Comte, le jour arrive, où, changeant tes deſtins,
Tu vas, libre de ſoins, te rendre à tes Jardins,
Abandonner la Cour & jouir de toi-même;
N'exiſtons que pour nous, c'eſt le bonheur ſuprême.
Partageant tes plaiſirs, ſur de nouveaux accens,
Je vais du Dieu des Fleurs te chanter les préſens,
T'apprendre par quel art, embelliſſant la Terre,
On peut de cent Bouquets émailler un Parterre,
Et par quels ſoins ton doigt habile & délicat
Saura former, choiſir, prolonger leur éclat;

Je vais te dire encore avec quelle induſtrie
On prête au jeune Arbuſte une tige fleurie ;
Par quels ſecrets, les Houx, les Tilleuls, les Ormeaux,
Préſentent des lambris & forment des berceaux.

O vous ! Manes brillans (1) dont la riche harmonie
Enſeignoit aux Paſteurs de Gréce & d'Auſonie
L'heureux Art de hâter les trop lentes Moiſſons,
Si fléchis par ma voix, ſi frappés de mes ſons,
Dans ces rians Boſquets que le Permeſſe arroſe,
D'un propice regard vous voïez ce que j'oſe,
Inſpirez-moi ces tons faciles & touchans
Qui rendoient les rochers ſenſibles à vos chants.
Les Hommes ont perdu les mœurs & la droiture
Qui font que de ſon champ l'on aime la culture,
Nos prés couverts de fleurs que ſeme le hazard,
Paroiſſent offenſer leur ſuperbe regard ;
La terre leur fait honte & languit dégradée,
Et plaît à peine aux yeux en ſe montrant fardée.
Malgré des préjugés ſi vains & ſi puiſſans,
Excité par l'attrait de vos ſons raviſſans,
J'entreprends, après vous, d'entrer dans la carriere ;
Je vais ceindre mon front de roſe & de lierre ;

(1) Théocrite & Virgile, Auteurs de Poëmes Géorgiques.

Par vous, le Laboureur apprit à s'enrichir,
Mes Chants célebrent Flore & l'art de l'embellir.

Quand la voix du Printems réveille la Nature, Le retour du Printems.
Quand Vertumne, étendant ſes tapis de verdure,
Aux piés de nos vallons, richement habillés,
Fait couler les ruiſſeaux ſur des lits émaillés,
Fuïez, dérobez-vous au fardeau des intrigues,
Et laiſſant aux Cités les complots & les brigues,
Laiſſant pâlir Plutus ſous l'or de ſes lambris,
Sauvez-vous dans le ſein de nos hameaux fleuris.
Zéphire vous attend & Flore vous appelle;
Tout renaît, tout annonce une fête nouvelle,
Parée en ces beaux jours de ſes jeunes appas
La terre va ſemer ſes tréſors ſur vos pas:
Quel eſſain de beautés! quels préſens! quels ſpectacles!
Une inviſible main prodigue les miracles,
Le ciel eſt ſur la terre; ornés de cent couleurs,
Les prés, les champs, les monts n'étalent que des fleurs; Multiplicité des Fleurs.
Sur la cime des bois & ſous l'herbe qui rampe,
A l'ombre des marais qu'un long ruiſſeau détrempe,
Dans ces ſables mourans par le ſoleil brûlés,
Ce ne ſont que bouquets en pompe raſſemblés.

Spectateurs indolens d'une ſi belle fête,
Quand pour flatter vos yeux tout s'orne, tout s'apprête;

Ne vous contentez pas d'être d'oisifs témoins;
Méritez ces bienfaits, répondez à ces soins.

Nécessité de la Culture.

Dans ses riches présens la terre inépuisable,
Pour les verser, implore une aide secourable;
L'homme doit cultiver les biens semés pour lui;
Ici, l'Œillet panché vous demande un appui;
Là, ce Lis accablé sous le poids de sa tige,
Voudroit qu'on soulevât le fardeau qui l'afflige;
Plus loin, l'humble Rosier de branches trop muni,
Attend, pour se dresser, qu'il en soit dégarni:
L'art souple & diligent doit aider la nature.
D'un Jardin embelli la facile culture
N'est jamais un travail indigne de vos mains;
Un doux calme de l'ame, un corps, un esprit sains,
L'oubli des trahisons que nous fait la fortune,
Le mépris des grandeurs dont l'éclat importune;
Sont les fruits que procure un loisir occupé:
A la Cour de Vertumne on n'est jamais trompé.

Mérite des Fleurs.

Bornée à peu d'instans dans sa course legere,
Une fleur, il est vrai, fragile & passagere,
N'est qu'un éclair brillant qu'on voit naître & mourir;
Éclose le matin, le soir la voit flétrir;
Les Destins à nos yeux l'ont à peine montrée:
De ces frêles Beautés la rapide durée,

Auprès de tant d'Amans de leurs graces épris,
N'a point terni leur nom, ni rabbaiſſé leur prix;
Les Fleurs, les tendres Fleurs de tout tems eſtimées,
Toujours reines des cœurs, de tout tems ſont aimées:
L'Architecte, en traçant ſes vaſtes bâtimens,
Emprunte des fleurons ſes plus beaux ornemens:
L'adroite Broderie & la riche Sculpture,
Vont dans le choix des Fleurs défier la Peinture:
Les Danſes, les Feſtins, l'Hymen & les amours,
De Myrthes & d'Œillets parent leurs plus beaux jours.
Envain de cent rubis une Reine étincelle,
Sa main y joint l'éclat d'une Roſe nouvelle:
De la Religion le Front auguſte & ſaint,
Marqué du Sceau terrible où Dieu même eſt empreint,
Au retour du Printems s'ombrage de guirlandes,
Et ſourit aux Bouquets mêlés à nos offrandes.

Si la nature échappe & ne brille qu'un tems, — SUCCESSION DES FLEURS.
L'art ſait dans ſes liens arrêter le Printems;
L'abondance des Fleurs, leur ſaiſon & leur âge,
De leur fragilité réparent le dommage:
Un Parterre fertile, artiſtement tracé,
Coupé par des parquets, & de buis enlacé,
Sera la ſcéne heureuſe où richement parées,
Les Saiſons tour à tour étalant leurs livrées,

Viendront de vingt Printems retracer le tableau.
L'œil peut y voir ſans ceſſe un ſpectacle nouveau.

FLEURS QUI DEVANCENT LE PRINTEMS

Zéphire à peine encor ſoupirant dans les plaines,
Suſpend des Aquilons les bruïantes halcines;
Déja le vif Muguet, la prompte Oreille-d'ours,
Les Narciſſes dorés, précurſeurs des beaux jours,
La Jacynthe, étalant une double couronne,
Et l'humble Violette & la tendre Anemonne,
Mollement de la terre ouvrant le ſein fécond,
Ont donné le ſignal & fait briller leur front.

FLEURS DU PRINTEMS.

Un ſpectacle complet ſuccede à ce prélude;
La ſcène va s'ouvrir; l'air plus pur & moins rude,
Careſſe au loin la terre, adoucit ſes efforts,
Et l'invite à verſer ſes aimables tréſors.

Quels dons toujours nouveaux! quelles nobles parures!
Sur un trône enrichi de riantes verdures,
Regnent pompeuſément, de pourpre revêtus,
Le Paſtour émaillé, le diligent Crocus,
L'Impériale altiere & l'Iris odorante;
La Tulippe, élevant une tête flottante,
Du ſpectateur charmé fixe d'abord le choix,
Préſide aux autres Fleurs & leur donne des loix;
Le Lilas, étendant ſon ombre tutelaire,
Voit naître à ſes côtés la jeune Frétilaire;

La Jonquille modeste & simple en ses couleurs,
La Renoncule enfin la plus belle des Fleurs.

Telles sont du Printems les hâtives richesses :
L'Été ne brille point par de moindres largesses, FLEURS D'ÉTÉ.
Flore épanche ses dons sur de nouveaux tapis,
Juliennes, Ciclamens, Cianus & Tlaspis,
Des Œillets chevelus les têtes panachées,
Les Kiris éclatans, les larges Giroflées,
Les Pavots, dont le suc assoupit les humains,
Les Lis majestueux, les Martagons hautains ;
Enfin, le Cercle heureux de Fleurs toujours plus belles,
Vous prépare un théâtre & des scènes nouvelles,
Et l'on jouit encore après qu'on a joui.

L'Automne vient ensuite, il amene avec lui FLEURS D'AUTOMNE.
De nouveaux Nourrissons les cohortes nombreuses,
Les rians Tricolors, les chastes Tubéreuses,
L'Amarante immortelle & vouée aux amours,
La lente Belsamine & durable en son cours,
Les étages fleuris de la Piramidale,
Les Œillets étalans la pourpre orientale,
Les Soleils, dont l'éclat superbe & radieux
Imite ces Soleils qui brillent dans les cieux ;
Et mille autres Bouquets, soupirs de la nature,
Vous offrent des Jardins la derniere parure.

L'Hiver arrive enfin, & ſur ce grand tableau
La biſe & les frimats baiſſent un noir rideau ;
La terre, ſuccombant aux efforts qu'elle endure,
S'endort d'un long ſommeil, ſent mourir ſa verdure.
De néges, de brouillards, ſans ceſſe enveloppé,
Le Fleuriſte médite, & n'eſt plus occupé
Qu'à revoir ſes Oignons, ſes Graines, ſes Semences ;
D'un triomphe nouveau tardives eſpérances.

JARDINS D'HIVER.

Que dis-je ? ô de nos jours miracles éclatans !
L'Art trompe les Hivers & les change en Printems ;
Nos Aïeux, retranchés dans leur fiere ignorance,
Doutoient ſi l'Onde aux Fleurs procuroit la croiſſance.
Le doute eſt réſolu : quand les triſtes glaçons
Couvrent les prés, les champs, les vergers & les monts ;
Quand la terre ſans force, épuiſée, inutile,
Voit tomber de ſes dons la dépouille fragile,
Alors d'un Curieux l'induſtrieuſe main
Va dans ſon cabinet faire éclore un Jardin ;
De vaſes, de criſtaux une table eſt remplie ;
Là, bravant d'Aquilon la bruïante furie,
Il place en chaque vaſe un Oignon vigoureux,
Et qui, dans peu de jours, doit répondre à ſes vœux ;
Il y verſe une eau vive, ô prodige ! ô nature !
Du foïer pétillant la flamme active & pure

S'insinue, & de l'eau court agiter les sels,
L'air propice y répand ses esprits immortels,
L'Oignon s'éveille, il germe, il pousse, il se déploie;
Mille Fleurs des festins vont couronner la joie;
Philis orne son front de vingt Bouquets divers
Enfans d'un Art soigneux, nés du sein des Hivers.

Ainsi dans vos Parquets chaque Fleur se succede,
Tout acteur vient remplir la place qu'on lui cede;
Si les Fleurs à la fois brilloient d'un lustre égal,
Tant d'éclat deviendroit l'un à l'autre fatal:
La nature à nos goûts se plie & se conforme,
L'esprit lassé rejette un plan trop uniforme.

Vous donc, Amans des fleurs, vous, instruits de leurs noms,
C'est à vous désormais, secondant les Saisons,
De recueillir au loin ces Astres de la terre,
Et de les assembler dans un riche Parterre;
N'épargnez ni le tems, ni les frais, ni les pas,
Flore & Vénus à l'or prodiguent leurs appas.
Craignez pourtant la fraude, & placez vos dépenses:
Souvent l'on vend bien cher de fausses espérances;
Faites-vous des Amis dont le cœur libéral
De leurs Fleurs avec vous fasse un partage égal,
Et dont l'ame sincere ignore l'artifice.
Le nombre en est borné: la funeste avarice

Juſqu'au cœur du Fleuriſte a ſoufflé ſes poiſons!
Quand Flore ſans réſerve épand ſur lui ſes dons,
Il veut en jouir ſeul. Sa main impitoïable
Etouffe en leur berceau la race déplorable
De cent Fleurs que le Ciel a pris ſoin d'embellir,
Plûtôt que de les voir ailleurs s'épanouir.

Maniere dont l'Anemonne a été communiquée à l'Europe.

Sur ce rivage heureux où ſerpente la Seine,
Rivage que ſes flots ne quittent qu'avec peine,
Vivoit un Citoïen que les Dieux du Printems
Accabloient chaque jour de leurs plus beaux préſens;
Son Jardin magnifique, & fertile en miracles,
A toute heure étaloit mille rians ſpectacles;
Le goût, les agrémens, ſur-tout la nouveauté
Décoroient à l'envi ce ſéjour enchanté;
Du Nord juſqu'au Midi, du Couchant à l'Aurore,
Il avoit amaſſé les richeſſes de Flore;
Zephire, ſuſpendu parmi tant de beautés,
Redoubloit chaque jour ſes infidélités;
Sans ceſſe il voltigeoit de mérite en mérite.
Au milieu de ces Fleurs, dont l'agréable élite
De mille Curieux attiroit les regards,
Et dont les noms vantés voloient de toutes parts,
Une ſeule fixoit les deſirs & la vue,
Née en d'autres climats, ſur nos bords inconnue,

Elle offroit depuis peu ſes charmes étrangers ;
Du Jardin d'Heſpérus les tableaux menſongers
N'ont jamais étalé de ſi vives nuances :
De ſon Maître elle avoit paſſé les eſpérances ;
De ſa jeune conquête avare poſſeſſeur,
Nul n'avoit juſqu'alors partagé ſon bonheur ;
De vingt grilles de fer nuit & jour entourée,
A peine il permettoit qu'elle fût admirée.
Il envioit aux yeux le plaiſir de la voir ;
Que ne peut point l'Amour réduit au déſeſpoir!
D'un jeune Magiſtrat (1) le cœur vif & ſenſible,
Irrité des refus d'un Geolier inflexible,
Jura de mettre fin à de telles rigueurs.
Jura de partager de ſi rares faveurs :
Cette Fleur ſe couvrit d'une graine abondante ;
Le Sénateur, vêtu d'une robe flottante,
Et ſuivi d'un Eſclave, entre juſqu'au Jardin
Où des Fruits mûrs pendoient de ſon prodigue ſein ;
Aux yeux trop clair-voïans, tranquille, il ſe dérobe,
Et près des lieux connus laiſſe tomber ſa robe ;
L'Eſclave inſtruit la leve, & dans ſes divers plis
Renferme, en la roulant, une moiſſon de fruits ; (2)

(1) Un Conſeiller au Parlement de Paris.

(2) Quelques Ecrivains, en rapportant cette Anecdote vraie & ſinguliere, ont dit que c'étoit des pattes d'Anemonnes que le

Content de ſon butin, le Sénateur retourne ;
Et ſecouant la robe où ſon tréſor ſéjourne,
Il l'amaſſe, il le ſeme, & cet adroit Voleur
Fit d'un larcin permis l'Univers receleur.

Conſeiller avoit enlevées dans les plis de ſa robe ; mais un fameux Fleuriſte m'a aſſuré que c'étoit de la graine ; il m'a même fait obſerver qu'il n'étoit pas probable que le premier Poſſeſſeur de l'Anemonne, qui en avoit peut-être quatre ou cinq piés, eût fait ſecher négligemment, dans une allée de jardin, le peu de pattes qu'il avoit recueillies : cette obſervation m'a paru juſte, & je l'ai adoptée.

Fin du premier Chant.



CHANT DEUXIEME.

LE Goût eſt un tréſor que chacun s'approprie,
Tous de ce mot pompeux décorent leur folie ;
C'eſt le Goût qui d'ALAIN ſurcharge les écrits,
Le Goût qui chez PRÉVIL révolte les eſprits.
Pourquoi ces nœuds, ce blanc, cet amas de dentelle ?
Iris, pourquoi ce fard ? C'eſt le Goût, vous dit-elle.
Enfin, ſi l'on en croit leur jargon frelaté,
Le Goût altere tout, le Goût a tout gâté ;
Mais un Sot vainement les prendroit pour exemple :
Le Goût regne loin d'eux & leur ferme ſon temple,
Et tel s'y croit admis & juge un ſceptre en main
Qui lui tourne le dos & ſe perd en chemin.

IDÉE DU GOUST POUR LES JARDINS.

Dans l'empire des Fleurs, comme aux champs du Parnaſſe,
Le goût eſt de ranger chaque choſe à ſa place ;
Qu'elle s'uniſſe au tout par un lien ſecret,
Et ne puiſſe y manquer ſans laiſſer de regret.

Soumis à cette loi, ſur le bon ſens fondée,
Pour donner de votre art une plus haute idée,

INUTILITÉ DES STATUES, DES PILLIERS &c.

Gardez-vous d'entaſſer, dans un Jardin pompeux,
Ces Vaſes, ces Pilliers, ces Marbres ſomptueux,
Ces grands Buſtes où l'or au porphire s'allie,
Et qu'envoïa chez nous la frivole Italie.
L'œil n'exige point là ces faſtueux objets;
Un Jardin eſt un temple où Flore & ſes ſujets
Veulent être admis ſeuls, ſans trouble & ſans mêlange;
Tant de pompe & d'éclat y paroît trop étrange;
Un gaſon ſiéroit mal dans un appartement,
Un ornement de trop n'eſt plus un ornement.

Ce n'eſt point que je blâme en un ſuperbe Louvre,
Ces Nymphes, ces Sylvains que l'œil au loin découvre,
Chefs-d'œuvres du ciſeau, qui ſemblent reſpirer,
Qu'on viſite cent fois, toujours pour admirer.

Mais de trouver par-tout, chez un Bourgeois fantaſque,
Des ſpectres mutilés qui n'offrent qu'un vieux maſque,
Des Vaſes deſtinés à ne rien contenir,
Des Pilliers réſervés à ne rien ſoutenir;
De tout cet appareil la pompe ſuperflue,
Bleſſe du Spectateur le bon goût & la vûe.

Soyez grand ſans excès, ſomptueux avec art,
Juſque dans l'artifice imitez le haſard.
Laiſſez un vain amas de métal & de plâtre
A quelque BOURVALAIS, d'un faux luxe idolâtre.

Un Parterre trop nud brille ſans agrémens ; — LE PARTERRE.
Il eſt pour l'embellir d'heureux aſſortimens.
On peut, ſans ſe livrer aux excès condamnables,
Trouver pour l'enrichir des beautés convenables :
Ce berceau fortuné de nourriſſons hâtifs,
Exige un œil ſoigneux & des doigts attentifs. — SA STRUCTURE.
Qu'il ſoit toujours placé dans des lieux agréables,
Qu'il reçoive du ciel les regards favorables ;
Qu'en une découpure avec art partagé,
D'ornemens trop confus il ne ſoit point chargé :
Qu'un Buis verd l'ait brodé de ſa tige rampante ;
Qu'élevé vers le centre & s'abbaiſſant en pente,
Il rejette les eaux par un double glacis,
Et montre des Bouquets par étage choiſis :
Que mêlée au limon une terre épurée
Soit, pour le rajeunir, dès long-tems préparée.
Par ces ſoins, par cet art, vous verrez ſous vos mains,
De vos Fleurs, chaque jour, augmenter les eſſains ;
Le Printems va ſourire à ce ſage artifice,
Et Flore vous regarde avec un œil propice.

Du Jaſmin odorant les feuillages touffus, — ACCOMPAGNEMENS DU PARTERRE : ARBRISSEAUX A FLEURS.
(Soit qu'il ait pris naiſſance aux rives de l'Indus,
Soit qu'il reçut le jour dans l'heureuſe Arabie,
Soit que l'Eſpagne ait vû s'ouvrir ſa belle vie,

Jasmins de divers Païs.

Soit que la France enfin dans ſon ſein l'ait nourri),
Seront pour vos Parquets un ornement chéri :
D'une moiſſon de Fleurs ſes têtes ſont couvertes,
Sans ceſſe il perd, ſans ceſſe il répare ſes pertes ;
L'air ſe parfume au loin de ſes vives odeurs :
Sachez, en le plaçant, varier les couleurs.

Lauriers a Fleurs et autres.

Des Lauriers toujours verds les diverſes eſpeces,
Ceux dont Flore embellit les ſommités épaiſſes,
Et ceux dont le feuillage augmente ſeul le prix,
Pourvu qu'un doigt ſoigneux les ait d'abord conduits,
Offrent dans un Jardin une noble parure,
Plaiſent par leur éclat, flattent par leur verdure.

Orangers, Citronniers.

De quel éloge heureux pourrai-je vous combler ?
Arbriſſeaux fortunés, qui ſavez raſſembler
Les richeſſes de Flore & les dons de Pomonne,
Vous qu'au ſein des Hivers un long Printems couronne ;
Fertiles Citronniers, immortels Orangers,
Vos enfans ſur nos bords ne ſont plus étrangers,
Formés ſous notre ciel, cultivés dans nos villes,
Vous faites nos plaiſirs, vous ornez vos aſyles.
Heureux qui vous poſſede ! il cueille à pleines mains
Dequoi parer l'amour, l'hymen & les feſtins ;
Ce fut de votre fruit l'écorce éblouiſſante
Qui, par ſon or brillant, ſuſpendit Atalante.

Le

Le Grenadier, fertile en nombreux rejettons, GRENADIERS A FRUITS ET A FLEURS.
Quand un fruit entre-ouvert ſuccede à ſes boutons,
Ou quand, bornant ſa gloire au ſeul bonheur de plaire,
Il ſemble défier l'aſtre qui nous éclaire,
Par le feu toujours vif de ſes pompeux Bouquets,
D'un ſpectacle frappant ornera vos Parquets;
Sa tige, par le ciel long-tems favoriſée,
Triomphe, & vous répond d'une culture aiſée.

L'Amour ne permet point de te mettre en oubli, MYRTES.
Toi, qui, né ſous ſes yeux, par lui-même ennobli,
Bravas toujours, dit-on, la foudre & les orages,
Myrte heureux, la beauté de tes brillans feuillages
D'un Printems éternel enrichit nos Jardins,
Et CLORIS t'a ſouvent cultivé de ſes mains;
Il n'eſt point d'arbriſſeau qui te ſoit comparable,
Regne, Myrte charmant, & deviens plus durable.

De vingt jeunes Roſiers les rameaux parfumés, ROSIERS.
Élagués avec ſoin, en arbuſtes formés,
Élevant, par degrés, une tête arrondie,
Prodiguant des couleurs que l'art adroit varie,
Sont encor du Parterre un aimable ornement.
Le Bouton trop hâtif s'y retarde aiſément,
Un doigt habile & prompt, ou le fixe ou l'avance;
Prolonge ſa durée, ou ſuſpend ſa naiſſance.

FRIVOLITÉ DES PLANTES ÉTRANGERES

Des biens nés ſous vos yeux connoiſſez donc le prix ;
Des vaines raretés uniquement épris,
N'imitez point ce Feu dont le Jardin ne montre
Que Bouquets inconnus à l'œil qui les rencontre ;
Raquettes, Camuſars, Aubergines, Poylrons,
Enormes Aloés, piquans Akouléïons,
Avortons tranſplantés de l'Inde & de l'Aſie,
Qui d'un faux Curieux charment la fantaiſie,
Et foibles, ſans vigueur, ſous un ciel emprunté,
Vont livrer aux Hivers leur mourante beauté.

PYRAMIDES DE FLEURS.

Le temps eſt un tyran dont le fatal empire
Exerce ſes rigueurs ſur tout ce qui reſpire ;
Son bras, des vaſtes tours ſappe les fondemens ;
Son ſouffle, des Jardins ternit les agrémens ;
Cette riante fleur qu'un matin fait éclore
Languit, ſeche le ſoir, & n'a vû qu'une aurore ;
Sa belle tête tombe & cede aux coups du temps.
Voulez-vous de vos Fleurs prolonger les inſtans ?
Qu'au milieu d'une ſale où la fraicheur réſide,
Un trône préparé s'éleve en pyramide ;
Là vos Bouquets, placés dans un ordre inégal,
Et couronnant les bords d'un Vaſe de cryſtal,
A l'aide d'une eau vive & d'une ombre éternelle,
Reprendront ſous vos yeux une vigueur nouvelle :

C'eſt alors qu'admirant ces brillantes moiſſons,
Le Fleuriſte triomphe & ſe rit des ſaiſons ;
Il compte de ſes Fleurs les têtes panachées,
Sa main tranquille à Flore éleve des trophées.

Pour prévenir encor l'inclémence des cieux,
Vous pouvez, redoublant vos ſoins induſtrieux,
Ne confier d'abord une Plante fragile
Qu'à des Vaſes légers & creuſés dans l'argile : VASES, CAISSES.
De foibles nourriſſons ces Berceaux portatifs
Conſervent ces dépôts, les rendent plus hâtifs.
L'air s'émeut ; un bruit ſourd, ſorti des antres ſombres,
Un nuage où la nuit vient étaler ſes ombres,
D'un Orage prochain annoncent la fureur ; ORAGES.
La terre au loin frémit d'une ſecrette horreur ;
Soudain les aquilons, & la grêle & la pluie,
Du ravage & des feux la tempête ſuivie,
Semblent de la Nature ébranler les reſſorts ;
Ne perdez point de tems, volez à vos tréſors ;
Mettez en un lieu sûr le fruit de tant de veilles,
Un inſtant détruiroit vos plus rares merveilles.

Telle une tendre Epouſe, à la fleur de ſes ans,
Et Mere, depuis peu, du plus beau des Enfans,
L'embraſſe nuit & jour, ſe plaît à lui ſourire,
Veille ſur ſon berceau, s'allarme s'il ſoupire,

Place ce cher trésor dans l'endroit le plus sûr,
Le presse sur son sein, lui prodigue un lait pur.

Mais parmi tant de Fleurs dont le soin vous partage,
(Eleves de vos mains, choisis dès leur jeune âge)
Toutes ne souffrent point ces étroites prisons.
Bravant le poids du jour & le coup des saisons,
Il en est, dont la tige épaisse & triomphante
Aime à jouir des sucs d'une terre abondante ;
Et si vous les sévrez, les vases les plus beaux,
Couverts de leurs débris, se changent en tombeaux :
La Julienne, l'Œillet, la noble Tubéreuse,
Promettent dans un vase une culture heureuse ;
On les peut trasporter au gré de ses desirs ;
Tantôt sur des balcons on les livre aux zéphirs,
Tantôt un double rang de leurs touffes fleuries
Couronne une terrasse, ou ceint vos galeries :
Compagnes de vos nuits, charmant votre réveil,
Et mêlant leurs vapeurs aux pavots du sommeil,
Souvent leur foule aimable auprès de vous habite,
Veille au lit de leur Roi, sert de garde & de suite,
Et de mille parfums remplit l'appartement ;
Dès l'aurore votre œil les cherche avidemment.

Galeries et Balcons garnis de Fleurs.

Si fixé dans sa Terre & réduit à soi-même,
Faisant de son repos sa volupté suprême,

Théatres de Fleurs.

Un Fleuriſte, conſtant dans l'amour des beaux arts,
Quelquefois vers Paris détourne ſes regards,
Et tout plein de Monime, expirant ſur la ſcène,
Soupire d'être abſent des jeux de Melpomene,
Il peut charmer ſa peine & tromper ſes regrets.
Des gradins inégaux, qu'il fait dreſſer exprès,
Préſentent une ſcène & forment un théâtre
Où ſa main, faiſant choix des Fleurs qu'il idolâtre,
Les place par étage, aſſortit les couleurs,
Et les Bouquets divers deviennent des acteurs;
La toile les dérobe aux regards du profane.
Là, Chimene, Hermione, Inès & Mariane, NOMS DONNÉS A DES FLEURS CHOISIES.
Aux yeux des ſpectateurs étalent leurs attraits,
Attraits toujours réels qui ne trompent jamais;
Là, ſous des noms divers qu'il leur donna lui-même
Il jouit à loiſir des Eleves qu'il aime:
Cette Fleur, qui répand les tréſors de ſon ſein,
Si vive, ſi brillante, il la nomme Gauſſin (1);
Cette autre, dont la tige étale un beau calice,
Qui triomphe en tout temps, il l'appelle Maurice (2);

(1) Quand ces Vers furent compoſés, Mademoiſelle Gauſſin étoit jeune & piquante:

Alba liguſtra cadunt, vaccinia nigra leguntur. Virg.

(2) Le Maréchal de Saxe.

Celle-ci, que ſa main cultivoit en ſecret,
Rare & prompt phénomene, a le nom de Greſſet.

Délices du Jardinage.

Fleurs, Théâtres, Parquets, amuſemens du Sage!
Heureux qui par un long & doux apprentiſſage
Aux ſoins de vous former ſut borner ſes plaiſirs!
Il jouit de ſoi-même, il regle ſes deſirs,
Il foule de la Cour les grandeurs paſſageres,
Son œil n'eſt point frappé des lueurs menſongeres
Qui menent aux écueils le pâle Ambitieux.
Les revers imprévus du ſort capricieux
Ne peuvent contre lui déchaîner la fortune:
Souſtrait aux flots émus de la foule importune,
Il ſe rit des projets, des brigues, des complots
Qui du vain Politique aſſiegent le repos.
A couvert des détours de la louche Chicanne,
Paiſible, il ne craint point d'arrêt qui le condamne
A quitter l'héritage à ſes Peres laiſſé;
De l'augmenter lui-même il n'eſt point empreſſé.
Les ſouris ſéduiſans d'une Laïs perfide,
Ses yeux armés de feinte & que l'intérêt guide,
N'oſent ſur ſes beaux jours répandre leurs poiſons.
Conformant ſes travaux à la loi des ſaiſons,
Tantôt ſous un Tilleul, au retour du zéphire,
Quand, cédant à l'amour, la Fauvette ſoupire,

Et, chantant ſon Hymen ſur un naiſſant Ormeau,
De ſes Pouſſins futurs apprête le berceau,
Il ouvre, il montre au jour le tréſor de ſes graines;
Il les paſſe en revûe, il choiſit les plus ſaines.
Dans un vaſe rempli d'un terreau préparé,
Il trace des ſillons à ce dépôt ſacré.
Heureux ſi dans le tems cette peine eſt ſuivie
De quelque Fleur unique & que chacun envie!
Tantôt, dans un boſquet, la ſerpette à la main,
Il fait céder au fer, prudemment inhumain,
Les jets trop vigoureux d'une importune branche;
Toujours ſoumis à l'ordre, il élague, il retranche:
Sur la fin d'un beau jour, attiré par leurs chants,
Mêlant ſa rêverie à leurs concerts touchans,
Il ſait aſſocier aux plaiſirs qu'il éprouve
Ces Morts, que l'art couronne & que le goût approuve;
Anacréon & Pope, aſſis à ſes côtés,
Sement ſur ſes travaux les ſages voluptés.

Fin du deuxieme Chant.



CHANT TROISIEME.

De l'aimable Nature, imitateur fidele,
Dans tous vos Ornemens, prenez-la pour modele;
Elle plairoit bien moins si, simple en ses faveurs,
Son sein ne prodiguoit que des Champs pleins de Fleurs.

Ici, d'un Bois touffu les feuilles agitées,
Se mirant au crystal des ondes argentées,
Invitent à goûter la fraîcheur du sommeil.

Là, jouissant d'abord des regards du soleil,
Des côteaux verdoïans la pente imperceptible
Vous conduit dans un air plus pur & plus sensible.

Au fond de ce Vallon, un antre obscur & frais
Au soleil inconnu vous sauve de ses traits.

Plus loin, d'une Forêt les routes allignées,
Sont d'un Taillis massif noblement terminées.
Imitez ce bel ordre; avec art ménagé
Un Jardin, de la terre est un riche abrégé.
Les Allées d'Arbres. Qu'aux deux bouts du Parterre une double Avenue,
Sur les monts d'alentour, dirige au loin la vûe;

L'Erable, les Ormeaux & les Tilleuls naiſſans,
Vous offrent à l'envi leurs Rameaux floriſſans.
Du Maronnier plus prompt la verdure hâtive
Annonce du Printems, la naiſſance tardive;
Mille grappes de fleurs, un feuillage éclattant
Lui valurent l'amour du Français inconſtant;
Mais ce goût dura peu, ſes graces ſont paſſées,
De ſon fruit qui meurit les coques hériſſées
Saliſſent, en tombant, tous les lieux d'alentour;
Sa cime ſe dépouille & jaunit chaque jour,
D'un inſecte mordant il eſt ſouvent la proie,
Et proſcrit par le goût rarement on l'emploie.
Il eſt pourtant des lieux qu'il peut ſeul embellir,
Où l'on voit tout autre arbre avorter ou périr.

Souvent un lointain vaſte, enfoncé, ſans parure, Les Palissades.
Montre un déſert aride où languit la Nature;
Souvent un terrein froid forme un réduit ſécret,
Que l'œil du jour dédaigne & ne voit qu'à regret;
C'eſt-là que l'art triomphe; étendant leurs feuillages,
Les Buis, les Coudriers, les Iſs, les Houx ſauvages,
Pour cacher ces objets qui choquent vos regards,
Vont en foule élever leurs dociles remparts;
Mais gardez-vous alors, mélangeant les eſpeces,
D'en fabriquer un mur tiſſu de pluſieurs pieces;

Un feuillage uniforme au loin doit ſeul régner ;
Et jamais du beau ſimple il ne faut s'éloigner :
Dans un verd toujours vif que ces murs s'entretiennent ;
Et fermez ſans tarder les brêches qui ſurviennent.

Les Berceaux, les Bosquets, les Cabinets.

C'eſt peu dans un beau ſoir où le ſoleil s'éteint ;
Qu'on revoie un Parquet de cent nuances peint ;
Il faut pouvoir encor, ſous une ombre éternelle,
Jouir de ſes beautés quand Phœbus étincelle.
Que, pliés par vos mains, de flexibles Rameaux
Se mêlent en Boſquets, ſe courbent en Berceaux :
Ménagez-y pour vous un ſolitaire aſyle,
Où, ſous le doux abri d'un ombrage tranquille,
Vous puiſſiez contempler vos Tapis renaiſſans,
Et goûter du loiſir les charmes raviſſans.
Le Jaſmin tortueux, l'oblique Chevre-feuille,
Le Charme, le Tilleul ſi riche dans ſa feuille,
Eleves fortunés & ſouples ſous vos doigts,
Prévenant vos deſirs, ſe plieront à vos loix.

De nos Aïeux groſſiers la lourde architecture,
Avoit de leurs Berceaux ſurchargé la ſtructure :
C'étoit un noir amas de Rameaux entaſſés,
Qui cachoient des réduits l'un dans l'autre enfoncés :
De lugubres mortels repaires formidables,
D'où le jour détournoit ſes regards délectables.

Les arbres d'une eau trifte étoient toujours mouillés,
& n'offroient que des troncs à demi-dépouillés.
Des faux coiiifichets le bon goût prit la place,
Le bel Art reparut; la nobleffe, la grace,
Rejetterent des Huns les vieux compartimens,
Abbattirent des Goths les maffifs ornemens.
Soïez amis du fimple, écoutez la Nature;
Que de vos Cabinets l'élégante verdure
S'éleve, fe fufpende avec legereté;
Que d'abord l'œil y trouve une aimable gaieté;
Qu'un Portique agréable embelliffe l'entrée;
Que Zéphire y foufflant une haleine épurée,
Puiffe y trouver par-tout de faciles accès,
De l'humide fraîcheur corriger les excès,
Careffer le feuillage & lui porter la vie.
D'une foigneufe main l'innocente induftrie
Pourra d'un Labyrinthe y tracer les détours,
Où fans fe reconnoître & s'égarant toujours,
Un Ami trop rêveur, bientôt nouveau Thefée,
Voit fes pas confondus & fa marche abufée.

LES LABYRINTES

Roulant du haut des Monts fes flots impétueux,
Ou dormant fous fes eaux dans un lit tortueux,
Un Fleuve, près des lieux où vous attache Flore,
Répand au loin les biens que fon fein fait éclore.

LES TERRASSES.

Vous voudriez jouir d'un ſpectacle ſi beau,
Mais un mur à vos yeux offre un épais rideau.
L'Art arrive à votre aide : Art fécond, Art immenſe
Il n'eſt rien qui ne cede à ta vaſte puiſſance !
Tu parles, à ta voix les fleuves ſont taris,
Les Bois ſont des cités, les monts ſont applanis :
Bientôt, par ſon ſecours, une large Terraſſe,
Dont l'œil, ſans vous mouvoir, court d'eſpace en eſpace,
Va des champs d'alentour rapprocher le tableau.
Sans ceſſe on y découvre un théâtre nouveau ;
Là, des dons de Cérès les têtes blanchiſſantes,
Là, des Taureaux épars les troupes mugiſſantes. . . .

LES PARCS, LES MASSIFS DE GAZONS.

Quelques plaiſirs piquans que l'Art procure aux yeux,
Sous les adroites mains d'un Fleuriſte ſoigneux ;
L'eſprit flatté revoit toujours avec délices
Le ſimple naturel dépourvu d'artifices.
Après avoir joui de ces Parquets vantés,
Où l'éclat & la pompe étalent cent beautés,
On retrouve avec joie un Bois, une Prairie,
Un Ruiſſeau que couronne une Rive fleurie.
Ne négligez donc pas, dans un vaſte terrain,
De ménager des lieux où le fer ni la main
N'ont oſé déranger les loix de la Nature ;
Qu'elle y regne à jamais, ſans trouble, ſans culture ;

Que ſon ſein ſoit orné par la main des ſaiſons :
Un Parc couvert d'ombrage & mêlé de gaſons
Doit être ſon ſéjour & ſon heureux domaine.
Là, ſoit que les rigueurs d'une Amante inhumaine,
Vous faſſent regretter des jours mal emploïés,
Soit que de faux amis, dans le vice noïés
Et démaſqués trop tard, faſſent couler vos larmes,
Ce Parc & ces Gaſons vous préſentent leurs charmes :
Ils diſſipent vos ſoins, ils calment vos ſoucis,
Au ſouffle des zéphirs vos maux ſont adoucis.
Faites-y pratiquer de larges Avenues,
Formez-y des Salons, ménagez-y les vûes.

LES JETS-D'EAUX.

Que vous allez goûter de nouvelles douceurs !
Si près de vos Parquets, ſi, non loin de vos Fleurs,
Vous placez d'un Jet-d'eau les ſources bondiſſantes.
Dans un large Baſſin les ondes jailliſſantes
S'élancent, fendent l'air, verſent leurs diamans ;
Le ſilence redit leurs doux frémiſſemens.
Des legers Arbriſſeaux les têtes arroſées
S'inclinent pour ſentir ces fécondes roſées,
Et ſemblent rechercher ces miroirs agités,
Pour y voir leurs rameaux dans l'onde répétés.
Vous, cependant, couché ſur une herbe touffue,
Au loin ſur vos Parquets promenant votre vûe,

Vous comptez à loisir vos charmans nourrissons ;
Et de vingt Rossignols vous goûtez les chansons.
Ce sont-là d'un mortel les sensibles délices ;
C'est-là qu'en butte au sort il rit de ses caprices.
C'est pour ces vifs plaisirs, qu'échappé de la Cour,
Fixant à Chantilli son éternel séjour,
Condé, qui fut l'amour & l'effroi de la terre,
Laissoit sur un Gason reposer son tonnerre,
Ne voïoit plus Rocroi le long de ses Ormeaux,
N'entendoit plus la foudre au bruit de ses Jets-d'eaux.

Origine des Jardins.

Un Jardin, où l'on voit chaque Plante attentive
A combler de présens la main qui la cultive,
Où l'ombre & les ruisseaux prodiguent la fraîcheur ;
Doux asyle du Sage & séjour du bonheur,
Fut long-tems un plaisir ignoré dans la Grèce.
Celui qui des vertus adoucit la rudesse,
Des tendres voluptés l'aimable Précepteur,
De l'Art d'orner la Terre est aussi l'Inventeur.
Par les conseils nouveaux du brillant Epicure (1),
On sut cultiver Flore & parer la Nature :
Les Bois dans les Palais se virent transplantés,
On trouva des Vergers dans le sein des Cités :

(1) *Primus hoc instituit Athenis Epicurus, otii Magister ; usque ad eum, moris non fuerat in oppidis habitari rura.* Hist. natur. lib. 19, cap. 4.

La terre, dépouillant ſon naturel ſauvage,
Attira les regards ſous un riant viſage.

Depuis, cet Art en France avec ſoin embelli,
Sous les yeux de nos Rois s'eſt encor ennobli.
Mais celui dont le goût, par de vaſtes dépenſes,
Donna le dernier luſtre à des Jardins immenſes,
Ce fut vous, de Namur redoutable Vainqueur (1),
Vous, des Loix & des Arts immortel Protecteur.

LEURS PROGRÉS EN FRANCE.

Verſailles, des BOURBONS demeure fortunée,
Qui fixe les regards de l'Europe étonnée ;
Verſailles, n'étoit point, du tems de nos Aïeux,
Tel que dans ces beaux jours, il éclate à nos yeux.
Il n'offroit qu'un amas de Donjons ſolitaires,
De Chaſſeurs fatigués retraites ordinaires :
Ces lieux enſévelis ſous d'antiques Forêts,
Etoient encor coupés par de vaſtes Marais.
A la voix de LOUIS tout prend une autre face,
Où s'étendoit un Bois s'éleve une Terraſſe :
Les Ormes, les Tilleuls, tout entiers tranſportés,
S'étonnent de ſe voir dans un Parc tranſplantés.
Ces nouvelles Forêts, à des regles aſtreintes,
Préſentent des Berceaux, forment des Labyrintes.

DESCRIPTION DE VERSAILLES.

(1) Louis XIV.

La Seine prisonniere, avec mille détours,
Coule au-dessus des monts, apprend un nouveau cours(1);
Ses mugissantes Eaux, sous la loi des Naïades,
Dorment dans des Bassins, ou tombent en Cascades.
Là, sous ses traits hardis une savante main
Donne le souffle au Marbre & la vie à l'Airain:
Ici, des Orangers les tiges immortelles,
Se couvrant chaque jour de Fleurs toujours nouvelles,
Font trouver le Printems au milieu des Hivers:
Plus loin, trompant les yeux sous mille aspects divers,
Trianon, dans ses murs couverts de porcelaine,
Surpasse les efforts de la nature humaine.
Séjour charmant! séjour où les Arts & le Goût
S'offrent à chaque pas & se montrent par-tout:
Mais séjour plus charmant si l'aimable Harmonie,
Si chere à nos Aïeux n'en étoit point bannie;
Si du talent des Vers on y sentoit le prix.
Hélas! Phœbus y rampe accablé de mépris;
De nos derniers Rimeurs la morale cynique
S'est attiré l'orage & la haine publique:
A la peste, aux poisons, l'on craint de prendre part,
Et l'horreur pour l'Artiste a passé jusqu'à l'Art.

(1) La Machine de Marli.

Fin du troisieme Chant.

CHANT

CHANT QUATRIEME.

SOUS la voute des Cieux il n'eſt rien de durable :
Cet Arbuſte ſuperbe, au froid impénétrable,
Qui, durant vingt Printems, ſe couronnoit de Fleurs,
Enfin de la vieilleſſe éprouve les rigueurs.
Dans ſes rameaux ſechés ſa ſeve priſonniere
Peut à peine nourrir une branche derniere.
Ce ſeroit fait de lui, vous le verriez périr,
S'il manquoit d'un ſecours prompt à le rajeunir. LA GREFFE.
Mais la Greffe, d'un tronc qui languit & qui paſſe,
Saura tirer l'eſpoir d'une plus belle race.
Par le tranchant du fer un Bouton détaché,
Dans une jeune Ecorce à l'inſtant attaché,
Va d'un ſein étranger tirer ſa nourriture.
L'Arbre nouveau paroît ſurpris de ſa parure;
Son tronc s'enorgueillit d'un feuillage emprunté.
Pluſieurs ont, en greffant, cherché la rareté.
Le Figuier eut des Fleurs nouvellement écloſes;
Et de ſauvages Houx ſe couvrirent de Roſes (1).

(1) Il étoit inutile de diſtinguer ici les différentes formes qu'on peut donner à la Greffe : Inoculation, Couronne, Poupée, Térébration, Flute, Fente, Approche, &c. Tous ces mots de Jar-

LES MARCOTTES.

Il eſt encor un Art d'enlever au trépas
L'Arbriſſeau dont on voit ſe ternir les appas ;
Ses branches juſqu'au pié ſubtilement pliées ,
A l'aide d'un crochet à la terre liées ,
Dans un foſſé rempli d'engrais & de terreau ,
Produiront mille jets de cet heureux tombeau.

LES BOUTURES.

Quelques Plantes , bravant le havre & ſes inſultes ,
Peuvent , loin de leur tronc , d'abord , jeunes adultes ,
Subſiſter d'elles-même , & d'un ſimple rameau
Etaler dans les airs un Arbuſte nouveau.
Ainſi d'un Curieux la fertile induſtrie ,
D'un Nourriſſon mourant ſait prolonger la vie.

Le tems , qui détruit tout , n'eſt point le ſeul fléau
Qui dévore une Fleur dans ſon cours le plus beau.
Les Inſectes cruels , l'aride ſécherelle ,
Alterent vos tréſors & trompent votre adreſſe ;
La terre , dont le ſein s'épuiſe à tout moment ,
Bientôt ne produit plus qu'un triſte avortement.
Redoublez vos efforts , réparez ces dommages.

LES INSECTES.

Traînant ſur tous ſes pas de funeſtes ravages ,
La Chenille à cent piés , par de nombreux reſſorts ,
Tantôt preſſe , tantôt allonge un foible corps.

diniers n'expriment que les diverſes manieres de greffer ; mais la Greffe eſt une : elle conſiſte dans la jonction des deux écorces , qui fait la repriſe.

Insecte informe, à peine elle voit la lumiere,
Elle rampe, elle aiguise une dent meurtriere.
La Plante la plus riche, en proie à sa fureur,
Se dépouille, & languit sans lustre & sans honneur.
Heureuse ! si des coups dont sa feuille est atteinte,
La beauté de ses jours n'est pour jamais éteinte.
Alors sachez prévoir & prévenir le mal,
Poursuivez jour & nuit ce sinistre animal.
Qu'au pié du Nourrisson qui lui sert de pâture,
Cet Ennemi foulé trouve sa sépulture.

Le Perce-oreille actif, les piquans Moucherons,
La Punaise exhalant ses sinistres poisons;
Du Cloporte assoupi l'innombrable famille,
Qui se dérobe aux yeux quand l'astre du jour brille,
Et, si-tôt que la nuit enleve la clarté,
Va butiner dans l'ombre & pille en sûreté,
Destructeurs assidus, tyrans insatiables,
Vous doivent inspirer des haines implacables.
Qu'ils vous trouvent sans cesse enflammé de couroux;
Qu'à toute heure, en tous lieux ils ressentent vos coups.

Ardente en son travail, la Fourmi matinale,
A vos plus beaux trésors peut devenir fatale :
On dit que, sans toucher aux feuillages naissans;
Quelques œufs sont l'objet de ses desirs pressans;

Que, ſuivant pas à pas une Mouche fertile,
Elle en détruit le nid & nous devient utile.
Rejettez de ce ſoin les ſecours indirects,
Les dons d'un ennemi nous ſont toujours ſuſpects :
Craignez que, pour détruire un Inſecte nuiſible,
Cette chaſſe n'apporte un ravage terrible.
Ecraſez ſans pitié l'un & l'autre ennemi,
Uniſſez au tombeau la Mouche & la Fourmi,
Ou bientôt vous verrez la Fleur la plus durable
Succomber triſtement ſous le poids qui l'accable.
Gênée en ſes canaux, ſa ſeve ſe tarit,
Ne reſpirant plus l'air ſa tige ſe flétrit (1).
Tels on voit ces Guerets, théâtres de Bellone,
Devenir des déſerts où ne rit plus Pomone.

Deviez-vous trouver place en mes nobles chanſons,
Horreurs de nos Jadins, trop hideux Limaçons?
De vos maiſons par-tout traînant la lente maſſe,
Et filtrant ſur vos pas une liqueur tenace,
Vous répandez au loin vos eſſains dangereux,
Et vous vous annoncez par des dégats affreux.
C'eſt contre vous, qu'armant mille mains vangereſſes,
Le Fleuriſte irrité doit ſauver ſes richeſſes ;

(1) On a reconnu que les Plantes & les Arbres ſe nourriſſent en partie par leurs Feuilles ; ce ſont comme de petites éponges qui tirent l'air & la roſée.

Contre vous, qu'emploïant les feux & les leviers,
Il va de vos débris couvrir des champs entiers.

Ce n'est pas seulement dans une guerre ouverte
Qu'on trame de vos Fleurs l'irréparable perte ;
L'on vient vous assaillir par des sentiers cachés :
Aux racines des Fleurs les Mulots attachés,
En rongent les filets, en sucent la substance.
Cette Plante, l'objet de votre complaisance,
Dont la Tige féconde alloit ouvrir sa Fleur,
De mille coups percée, atteinte jusqu'au cœur,
Se fanne en un matin, languit, chancelle, tombe ;
Vingt Gribouris sous terre avoient creusé sa tombe.

LES INSECTES CACHÉS.

Opposez ruse à ruse, & détours à détours ;
Quand l'Automne expirant a mis fin aux beaux jours,
Quand Zéphire a fait place à l'Aquilon farouche,
Du fumier le plus chaud élevez une couche ;
Placez-la dans des lieux qu'habitent les Mulots :
Bien-tôt, craignant le froid, ils iront à grands flots,
Sous ce fumier brûlant établir leurs retraites,
Et méditer en paix leurs trahisons secrettes.
Au retour du Printems, lorsque l'air plus serain
Les invite à sortir du réduit souterrain,
Livrez l'affreux repaire à la fureur des flames,
Mettez fin d'un seul coup à cent nuisibles trames.

REMEDE PAR LA COMBUSTION.

LA TAUPE.

La Taupe, dont les yeux redoutent la clarté,
Et brûlant d'échapper à ſa captivité,
Creuſe, à coups redoublés, ſes longues galeries,
Et va porter la mort aux Fleurs les plus chéries.
Epiez le moment où Sappeur empreſſé,
On voit par ſes efforts le terrein exhauſſé;
Et la bêche à la main, arrêtant le ravage,
Faites ſauter en l'air l'Ouvrier & l'Ouvrage.
Le fuſil, vomiſſant une grêle de plomb,
Punit ſes attentats par un trépas plus prompt.
Sans un remede ſûr, ſous ſes mines profondes,
Déchirant de vos Fleurs les racines fécondes,
Ce perfide Animal, du Parquet le plus beau
Va faire en peu de tems un horrible monceau.

Ainſi, par les ſecours d'une guerre inteſtine,
Conſervez vos Jardins, prévenez leur ruine:
Sentinelle aſſidu, Deſtructeur vigilant,
Signalez chaque jour par quelque aſſaut ſanglant.

LE SOLEIL ET LES FEUX SOUTERRAINS.

Cet Aſtre qui des Cieux éclaire la ſtructure,
Source où naiſſent les jours, flambeau de la nature,
Image d'un Moteur qui l'orna de ſa main,
Sans ceſſe vient verſer de ſon prodigue ſein,
Mille torrens de Feux qui réchauffent la terre,
Et qui portent la vie aux Germes qu'elle enſerre.

Mais ce grand Tourbillon de lumiere & de feux
A tant de végetaux feroit infructueux :
Sa rapide chaleur deviendroit impuiffante,
Si, par mille refforts, la nature agiffante
N'eût au fein de la terre allumé des fourneaux
Dont les feux, s'exhalant par de fecrets canaux,
Des Chênes & des Pins échauffent les racines,
Forment l'or & l'airain dans les profondes mines.
De-là, cette rofée & ces douces vapeurs,
Qui des jours les plus chauds temperent les ardeurs :
De-là régnent dans l'air ces fraîches influences,
Qui des Fleurs, fur le foir, raniment les nuances.

Mais fouvent l'Aquilon & les Havres brûlans
Enlevent aux Jardins ces fucs rafraîchiffans,
Vos Parquets font changés en une aride plaine.

LES HAVRES.

Si le Chien d'Erigonne & fa mortelle haleine
Soufflent encor ces Feux à toute heure attifés,
C'en eft fait, tout périt dans les champs épuifés.
Rien ne peut échapper à ce vafte incendie,
Flore ne furvit point à fa beauté flétrie;
Son vifage a perdu fon éclat le plus beau,
Foible, trifte, abbatue, elle panche au tombeau.
Veillez donc, armez-vous d'un courage invincible,
Un travail affidu vainc tout, rend tout poffible :

LA CANICULE.

Combattez les deſtins à vous nuire obſtinés.
Les Arrosemens. Pour repouſſer les Feux contre vous déchaînés,
Qu'un ample Réſervoir d'une onde tempérée,
Dans de profonds baſſins ſans ceſſe préparée,
Serve à rendre la vie aux Rameaux languiſſans.
Que d'un large Arroſoir mille flots jailliſſans
Répandent ſur vos Fleurs d'abondantes roſées,
Et rappellent bientôt leurs forces épuiſées.
Verſez ce lait fécond d'une prodigue main,
Que de la terre aride il pénetre le ſein;
Qu'il lui faſſe ſentir ſa douceur profitable;
Qu'elle goûte à long traits ſa fraîcheur délectable.
Et plus l'Aſtre du jour la ſéche & l'affoiblit,
Plus ce ſuc, qui l'humecte & qui la rétablit,
Doit couler, ſans délai, dans ſes veines brûlantes,
Et réparer ſoudain ſes pertes accablantes.
Vos Fleurs, par ce remede avec ſoin apporté,
Reprendront la fraîcheur d'une aimable ſanté.

Les Terreaux. Les Sables. Les Engrais. Ce Parterre autrefois fertile, inépuiſable,
N'offre plus qu'un déſert ſtérile & mépriſable.
Vos Eleves flétris languiſſent ſans éclat,
Leur front n'eſt plus ſemé d'albatre & d'incarnat.
Un changement ſi prompt vous ſurprend & vous trouble.
En vain tout veille, en vain votre adreſſe redouble;

Vos ſoins n'enfantent plus qu'une triſte moiſſon,
Et chaque heure du jour vous ôte un nourriſſon.
Ainſi, dans ces Cités à la mort conſacrées,
De Bellone, des Feux, du Pillage entourées,
On voit des Citoïens, pâles, foibles, minés,
Tomber à chaque inſtant par la faim moiſſonnés.
La ſource de ce mal indique le remede;
Cette terre ſans ſucs vous appelle à ſon aide,
Ses efforts impuiſſans annoncent ſa langueur;
Ecoutez ſes beſoins, rendez-lui ſa vigueur.
Si, ſeché par le tems, brûlé par ſon haleine,
Votre terrein ſe change en une foible arene;
Mélez-y ſans tarder la graiſſe des terreaux,
Leurs ſucs l'affermiront par des liens nouveaux.
Mais ſi la terre, humide, épaiſſe & reſſerrée,
Aux vifs raïons du ciel ne donne plus d'entrée,
Aidez ſa peſanteur par des ſables mouvants,
Qui laiſſent des ſentiers au doux ſouffle des vents,
Et temperent le froid par des ſels ſalutaires.
Toujours aux maux connus oppoſez leurs contraires.

C'eſt un uſage heureux & par Flore adopté,
Pour bannir la maigreur & la ſtérilité,
De former un monceau de Fannes deſſéchées,
De Tiges & de Fleurs par le tems détachées:

Cet amas ſe conſume & baiſſe lentement,
Il devient pour vos Fleurs un fertile aliment.
Pluſieurs, avec ſuccès, en ont tenté l'épreuve :
Soit qu'il procure aux Fleurs une terre encor neuve,
Dont le nitre & les ſels leur donnent plus d'éclat;
Soit plûtôt que les Fleurs, par un goût délicat,
Aiment à ſe nourrir de leurs propres ſubſtances.
Tels on voit tous les ans, dans nos Forêts immenſes,
Ces Chênes, dont le front ſemble percer les Cieux,
Ces Ormes, dont l'ombrage a couvert nos Aïeux,
Des feuillages tombés tirer leur nourriture,
Et s'engraiſſer des fruits qui faiſoient leur parure.

USAGE DES FLEURS. TRESSES, BOUQUETS, GUIRLANDES

COMTE, j'allois finir, & ſerrer mes Pinceaux,
Mais mon œil apperçoit, le long de ces Berceaux,
S'avancer à pas lents l'Objet aimable & ſage
A qui, dans ces Boſquets, votre cœur rend hommage.
Les charmes de l'amour habitent dans ſes yeux,
Et, ſans doute, ſon cœur vous cherchoit dans ces lieux.
Que vois-je? un autre Objet arrive ſur ſes traces....
C'eſt Iris.... c'eſt l'Amour, le Printems & les Graces:
C'eſt Iris, de mes feux l'objet toujours conſtant....
Ah! devançons leurs pas.... raſſemblons à l'inſtant
Des Guirlandes,des Fleurs,.. un Triomphe champêtre;...
Un Trône de gaſon s'éleve ſous ce hêtre;

Des ardeurs du Soleil il n'eſt point offenſé :
Que l'un & l'autre objet y ſoit d'abord placé.
Philis eſt blonde & tendre ; Iris eſt brune & vive :
Cueillons dans ces Parquets, cherchons ſur cette Rive,
Des Bouquets que l'on puiſſe aſſortir à leurs traits.
Iris, cette Jonquille eſt propre à tes attraits ;
Pour orner tes cheveux ma main l'a cultivée,
Et leur riche couleur en ſera relevée.
Philis, ce beau Paſtour, l'honneur de ce Jardin,
N'a vécu que pour vous, mourra ſur votre ſein.
Joignons-y les couleurs de la pâle Anémonne,
L'Amour la fit éclore, & l'Amour vous la donne....
Mais ſi ce Dieu malin a ſû vous couronner,
Il peut, lorſqu'il lui plaît, auſſi vous enchaîner.
Imitons dans nos jeux ſon adroit badinage,
Repréſentons ſa force & ſon tendre eſclavage ;
Nos Fleurs ſeront vos fers. Des tiſſus de Bouquets
Vont, ſous mille replis enchaîner vos attraits :
Œillets, Roſes, Jaſmins, Jacyntes, Violettes,
Formeront vos liens.... voilà vos chaînes prêtes....
Ces beaux bras ſont ſerrés par de longs nœuds de fleurs....
Puiſſent les nœuds ſecrets qui captivent nos cœurs,
Dont ces chaînons fleuris ne ſont que les images
Du tems & des Jaloux éviter les outrages !

Puiſſe le tendre Amour les rendre plus étroits !
Heureux les Conquérans ! Plus heureux mille fois
Celui qui d'une Belle aïant fait la conquête,
Des Fleurs qu'il cultivoit peut couronner ſa tête,
En treſſer ſes cheveux, en embellir ſon ſein !
L'Amour à chaque inſtant ſourit à leur deſtin ;
Ils ſe cherchent ſans ceſſe, ils ſoupirent enſemble ;
Un ſeul goût les conduit, un ſeul nœud les raſſemble.

Ainſi, non loin des bords par la Seine enrichis,
Coulant des jours ſereins & de trouble affranchis,
Loin des clameurs qu'excite & que nourrit l'envie,
Par la main du bonheur laiſſant filer ma vie,
Jeune encor (1), je chantois les dons toujours chéris,
Dont Flore & le Printems comblent leurs Favoris.
Inconnu des Rimeurs, ſans vouloir les connoître,
A leurs regards jaloux ſoigneux de diſparoître,
J'évitois les écueils où le Taſſe & Rouſſeau,
Au ſein de la tempête ont briſé leur Vaiſſeau.
L'on ne me voïoit point mandier des ſuffrages,
Applaudir ou blâmer d'inſipides Ouvrages,
Encenſer la Fortune & groſſir les Foïers. (2)
Virgile loin de Rome a cueilli ſes Lauriers.

(1) Trente ans.

(2) Foïers de la Comédie, où les petits Diſerts ſe trouvent, & croient juger en dernier reſſort.

A l'ombre des Forêts, dans leurs routes confuſes,
Au bord des clairs Ruiſſeaux je cultivois les Muſes;
Les Graces & les Ris y fixoient leur ſéjour.
Là, ſoit que le Soleil fit éclore un beau jour,
Soit que l'Aſtre des nuits vînt éclairer les ombres,
Sur la pente d'un mont, ſous des feuillages ſombres,
Mêlant un doux travail à des jeux innocens,
Aux voix des Roſſignols j'uniſſois mes accens.

FIN.

De l'Imprimerie de DIDOT, *Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.*

LES RESSOURCES *DU GÉNIE,* POESIES PHILOSOPHIQUES.

Non ego ventosæ plebis ſuffragia venor.
Horat. lib. I. Epiſt. XIX.

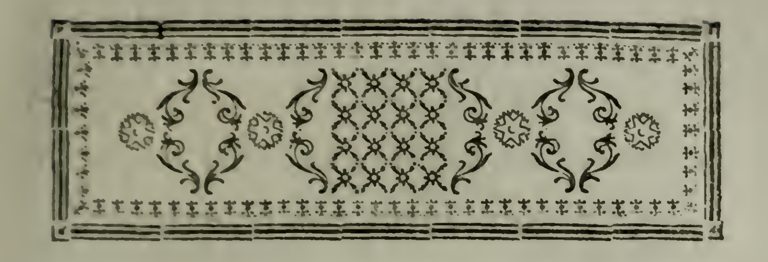


A LA HAYE,

ET A PARIS,

Chez P. D. LANGLOIS, rue du Petit Pont, près le petit Châtelet, au Saint Eſprit couronné.

M. DCC. LXIX.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Une Promenade dans un Parterre, à l'ombre d'un Parc, ou le long d'un Canal, invite naturellement l'esprit à philosopher ; & philosopher, c'est refléchir sur différens Objets, Littérature, Physique, Morale, Ridicules du tems, Anecdotes, &c. C'est pour nous conformer à cette opération ordinaire de l'esprit, qu'à la suite d'un Poëme Géorgique, nous avons cru devoir rassembler les morceaux de Poësie qu'on va lire ; ils sont de la même main, & nous espérons qu'ils ne démentiront point les idées que la lecture du Poëme a pû faire concevoir. Il y a des

Perſonnes que les Tableaux champêtres touchent médiocrement : *Non omnes arbuſta juvant.* Il faut donner à tous les goûts.





LES RESSOURCES DU GÉNIE.

ÉPÎTRE A THÉON,

Où l'on attaque plusieurs Préjugés littéraires.

VOUS, à qui les neuf Sœurs sourirent au berceau,
Et pour qui, de la Parque empruntant le fuseau,
Les Graces ont filé des jours d'or & de soie ;
D'où vient, jeune Théon, faut-il que je vous voie,
Des faveurs de Phœbus contempteur dédaigneux,
Fuir des Héros de l'Art le sentier glorieux ?
Pourquoi tant de talens, présens de la nature,
S'étouffent-ils en vous, couverts d'une ombre obscure ?

» Dès long-tems, *tout est dit*, répete un Peuple sot,
» Nos Peres, plus heureux d'avoir vécu plûtot,
» Ardens à recueillir, & moissonneurs habiles,
» N'ont laissé qu'à glaner à leurs Neveux stériles.

C'eſt ainſi que raiſonne un eſprit languiſſant,
Qui, ſecouant de l'art le fardeau trop peſant,
Se refuſe au travail, s'endort dans la molleſſe,
Et veut d'un faux prétexte excuſer ſa pareſſe.
Mais que répondrez-vous, ſi je peux vous montrer
Qu'à la Cour d'Apollon, où vous n'oſez entrer,
Il eſt encor pour vous des faveurs à prétendre,
Et des poſtes brillans où vos vœux peuvent tendre.

LA TRAGÉDIE.

Parcourons un moment ce qu'ont fait nos Aïeux :
Corneille & ſon Rival frappent d'abord nos yeux.
L'un, du Romain ſuperbe exprimant le génie,
Athléte toujours grand dans ſa courſe infinie,
Tonne & ſe reproduit, même dans Atila ;
Racine, moins hardi, jamais ne l'égala :
Mais dans ſes pas réglés, meſurant mieux ſes forces,
Il ſut prendre les cœurs à ſes douces amorces :
De Phedre & d'Hermione il peignit les fureurs,
Il flatta notre oreille, il fit couler nos pleurs ;
L'un ravit nos eſprits, l'autre échauffe nos ames ;
L'un ſouffle la terreur, l'autre excite des flames.

Ce ſont-là, cher Théon, deux Modèles fameux,
Que n'ont pu dans leur vol atteindre leurs Neveux :
Nos Rimeurs à les ſuivre ont tous perdu leurs veilles.
Mais ne pourroit-on pas, égalant leurs merveilles,

Rapprocher, réunir, leurs diverſes beautés,
Etendre, en les joignant, leurs talens limités;
De Corneille diffus laiſſant l'obſcur langage,
Peindre de traits plus forts Achille & ſon courage;
Et du tendre Racine animant la langueur,
Tracer en Vers moins durs Pompée & ſa vigueur;
Unir, frappant les cœurs & chatouillant l'oreille,
Les graces de Racine aux foudres de Corneille?

Un eſprit ſi parfait, ſi l'on peut le trouver,
Qui dans la ſource antique auroit ſu s'abbreuver,
De ſes Rivaux nombreux éclipſeroit la gloire (1):
Pour lui le trône eſt prêt au temple de mémoire.

Sur un autre Théâtre un Génie immortel, LA COMÉDIE.
Moliere raïonnant d'un éclat plus réel (2),
Sonde, guérit les cœurs, & montre l'homme à l'homme:
Il n'eut jamais d'égal dans Athêne & dans Rome:
Et, malgré Deſpréaux, ce phénix des eſprits (3),
De ſon Art qu'il créa ſut remporter le prix.

(1) Cette éclipſe ne ſeroit point difficile. Avons-nous eu beaucoup de Tragédies depuis Corneille & Racine?

(2) Voïez, dans un petit Diſcours fait par Moliere même, les avantages réels que la Comédie a ſur la Tragédie.

(3) Voïez une Epître de Rouſſeau, où ce qu'on avance ici eſt prouvé par des raiſonnemens juſtes.

Mais heureux qui joindroit & Moliere & Térence,
Qui porté pour la Langue à moins d'indifférence (1),
Afferviroit Thalie aux regles de Patru! (2)
Cet aſtre deſiré chez-nous n'a point paru (3).

L'ODE. Ce Lyrique divin que pleure encor la France,
Cygne qu'ont étouffé l'intrigue & l'ignorance,
Jeune encor, de David rival ambitieux,
Porta ſon front ſublime & ſa voix dans les Cieux.
Que ne promettoit point ſon printems trop rapide!
Il eût chanté les Rois & la guerre homicide,
Du tendre Anacréon il eût touché le luth (4),
On pouvoit tout attendre à ſon brillant début:
Mais bientôt des enfers la rage envenimée,
Vint de noires vapeurs couvrir ſa renommée.
Un brouillard obſcurcit l'aurore de ſes ans;
Un rival lui porta les coups les plus cuiſans;
Son courſier s'abbattit ſous lui dès la barriere.
Nourriſſons qu'il formoit, achevez ſa carriere.

(1) Les Ouvrages de Moliere & de la Fontaine fourmillent de fautes contre la Langue.

(2) Excellent Grammairien.

(3) Il ne paroîtra point ſi-tôt, ſuivant le train que les choſes prennent.

(4) Nous n'avons pas encore, en France, d'Odes galantes, & délicatement paſſionnées, dans le goût de celles d'Anacréon & de quelques-unes d'Horace: c'eſt un genre qui manque.

Jeunes Phénix, ſortez des cendres de Rouſſeau.

Le charmant La Fontaine au bord d'un clair ruiſſeau, LES FABLES, LES CONTES.
Anime des Portraits ébauchés par Eſope,
Couvre la vérité d'une adroite enveloppe;
Puis du hardi Boccace arborant l'étendard,
Rit aux dépens du ſot, du fat & du caffard.
Tout Lecteur eſt ravi de ſa naïve aiſance;
Mais un ſtyle plus pur, avec moins de licence,
Dans un aimable eſprit, doté de ſes talens,
Feroient encor prétendre à des ſuccès brillans.

Peut-être qu'en luttant contre de tels Modeles,
Vous pourriez trébucher, & voir tomber vos aîles:
Vingt ſiécles réunis ne les atteindront point.
Eh bien, ſi leurs talens, portés au dernier point,
Ne ſemblent vous laiſſer qu'un déſeſpoir futile,
Dans des champs moins battus quelle moiſſon fertile!
Courez une autre mer moins couverte d'écueils.

La funebre Elégie errant ſur des cercueils, L'ELÉGIE.
Se plaint que ſeule en proie à ſa douleur fatale,
Nul François ne la ſuit dans ſa marche inégale (1).
On trouve cependant des perles ſur ſes pas,
Sous ſes habits de deuil elle offre des appas.

(1) Nous n'avons point eu juſqu'ici de vraies Elégies dans notre Langue, à moins que l'on ne donne ce nom à quelques-unes de nos Tragédies.

Ce fut par les faveurs qu'il ſut obtenir d'elle ;
Que Tibule a joui d'une gloire immortelle.

L'EGLOGUE. Moins triſte & plus naïve, à l'ombre d'un ormeau,
L'Eglogue, aux humbles ſons d'un leger chalumeau,
Cherche envain un Berger que ſa tendre voix flate.
Des myrthes verds, cueillis de ſa main délicate,
Attendent le Paſteur qui pourra la charmer.
Beaucoup de faux Amans ont cru s'en faire aimer ;
Mais leurs chants affectés & leur froide tendreſſe,
N'ont jamais pu fléchir leur aimable Maîtreſſe.
Un Berger dont les tons ſachent la captiver,
Depuis l'heureux Titire, eſt encore à trouver (1).

Voilà, charmant Théon, des carrieres charmantes,
Que Phœbus peut ouvrir à vos Muſes naiſſantes :
Ce ſont d'aimables fleurs, compagnes du printems,
Qu'on amaſſe avec ſoin pour en jouïr long-tems.
Quand l'âge aura meuri vos deſirs & votre ame,
Quand du fil de vos ans affermiſſant la trame,
Cloto vous ourdira des jours moins agités.
Quand l'eſprit brille en nous de plus vives clartés ;

(1) Juſqu'ici on n'a point rencontré, en France, le vrai goût de l'Eglogue : les Idiles de Des Houlieres ſont des Élégies champêtres, imitées du Roman de l'Aſtrée ; & les Paſtorales de Fontenelles, ſont des Scènes d'Opéra, qui n'ont de l'Eglogue que les mots de Bergers & de Bergeres.

Alors, Théon, alors embouchant la trompéte,
Dans un champ plus fécond, oſez, nouvel Athléte,
De Virgile & d'Homere égalant les Ecrits,
Par des Vers dignes d'eux leur diſputer le prix.

Déja j'entends d'ici, j'entends la Muſe Epique,
Qui, tenant dans ſa main le ſceptre poëtique,
Vous appelle & vous offre un laurier immortel.
Ses vœux hâtent le jour pompeux & ſolemnel,
Où, ſous un aſtre heureux, les rives de la Seine,
Après cent ans d'eſpoir & de promeſſe vaine,
Verront paroître enfin le Chantre qu'on attend (1).
Quelle honte pour nous! quel reproche inſultant!
La ſuperbe Madrid, la féconde Florence,
Ont produit des tréſors inconnus à la France (2).
L'Iſle heureuſe, où tonnoit le ſublime Milton,
Du grand Chantre d'Achille a retrouvé le ton.
Paris a des Perraults, & Londre a des Homeres.

LE POEME EPIQUE.

Réveillons-nous, Théon, diſſipons les chimeres,
Que d'importuns Cenſeurs viennent nous oppoſer.

» La Nature, dit-on, a paru s'épuiſer,

(1) Hélas! il le faut avouer, nous n'avons point encore de Poëme Epique. Quelques Perſonnes d'un goût ſingulier ont voulu pallier cette honteuſe diſette, en inſinuant que le *Lutrin*, le *Telemaque*, la *Henriade*, étoient des Poëmes Epiques; mais les Perſonnes d'un goût ſûr, qui ont lû *Homere*, *Virgile* & le *Taſſe*, n'ont pû en rien croire.

(2) Le Camoëns, le Taſſe.

» En prêtant tous ſes feux à ces grands Luminaires ;
» Elle a même paſſé les bornes ordinaires
» En formant les reſſorts de ces vaſtes cerveaux.
» Le tems altere tout, nos débiles travaux
» A la hauteur des arts ne pourront plus atteindre,
» Et les eſprits uſés commencent à s'éteindre.

Théon, fermons l'oreille à de ſi vains diſcours :
Ne voit-on plus la Terre, ainſi qu'aux premiers jours,
Malgré le poids des ans, ſans rides, ſans vieilleſſe,
S'orner, chaque printems, des fleurs de ſa jeuneſſe ?
Ne voit-on plus les Pins & les larges Ormeaux,
Oſer juſqu'à la nue élancer leurs rameaux ?
De tant de fruits dorés la délicate écorce,
N'a-t-elle plus qu'un ſuc inſipide & ſans force ?
Si l'ordre ſuit toujours le ſentier qu'il a pris,
L'ordre a-t-il perdu l'art d'enfanter les eſprits ?
Ce ſont de faux détours que l'ignorance oppoſe ;
De tant d'aridité l'on trouve ailleurs la cauſe.
La Nature, toujours prodigue en ſes préſens,
Veut encor que de l'art les ſecours bien-faiſans
La préviennent en tout & l'échauffent ſans ceſſe ;
Et cet art qui nous manque a cauſé ſa foibleſſe.

Sous l'heureux ſiecle d'or les Eſprits inventifs,
Dans des Tableaux parlans, Copiſtes attentifs,

Y cherchoient pas à pas la Nature à la trace !
En quittant leur maniere on a perdu leur grace.
Des Grecs & des Romains négligeant les Ecrits,
On a conçu pour eux un ſtupide mépris :
On ne lit plus Homere ; & ſa Trompette altiere,
Comme un or ignoré, languit dans la pouſſiere.
Virgile eſt inconnu ; ſon Chef-d'œuvre en oubli,
Dans le profond Lethé ſemble être enſéveli.
Que de fleurs, cependant, quels fruits on verroit
naître
Sous les mains d'un Auteur qui ſauroit les connoître !
L'un, tel qu'un chêne épais planté par le haſard,
Dont le ſuc vigoureux n'eſt point gêné par l'art,
Fait, dans ſes vieux rameaux, triompher la Nature,
Et, malgré les hyvers, conſerve ſa verdure.
L'autre, odorant Tilleul dans un parc tranſplanté,
Doit aux ſecours de l'art ſon utile beauté ;
Dans de libres canaux ſa ſéve ménagée
N'accable point de fleurs ſa tête trop chargée :
Sans jamais ſe hâter il fleurit dans ſon tems,
Et ſa flatteuſe odeur parfume le printems.
C'eſt pour trop négliger de s'aſſeoir à leur ombre,
Que de nos vains Rimeurs on voit groſſir le nombre :
De-là ces Vers bouffis de grands mots entaſſés,
Où l'Auteur en dit trop ſans s'exprimer aſſez :

De-là ces Eſprits ſecs, ces Muſes hydropiques,
Qui, juſqu'en un Sonnet, heurlent des Sons épiques (1);
Qui, ſur un même ton, nous ennuïant toujours,
Ne ſavent ni cacher ni varier leurs tours.
Auſſi, depuis vingt ans, depuis que dans Bruxelles
Rouſſeau perdit enfin ſes pindariques ailes,
Quels maigres avortons! quels ſquélettes mort-nés!
De leur ſens naturel des termes détournés,
Un ſtyle faux, guindé, des alluſions fades,
Des Vers durs, languiſſans, ou gonflés par boutades;
Melpomêne, enfantant des monſtres de pitié;
Thalie, en minaudant, triſte & gaie à moitié;
Des Scènes de Roman, à la hâte arrangées,
D'un ſiecle d'incidens par diſette allongées.
Voilà de tant d'Auteurs les chef-d'œuvres nouveaux;
Voilà les dignes fruits de ces riches cerveaux!
Qu'aux Auteurs de la Gréce on rende leurs couronnes;
Que ces Chantres divins ſoient remis ſur leurs trônes;
Que d'Homere & de Plaute on répare l'affront,
Qu'on liſe encor leurs Vers, les Virgiles naîtront.
Pour Vous, qui de leurs Chants avez fait vos délices,
Qui d'un ſiecle idiot mépriſant les caprices,

(1) Ces beaux Eſprits qui mettent de l'Epique prétendu par-tout, & qui en exigent par-tout, ſavent-ils bien ce que c'eſt que l'Epopée: Il y a lieu du moins de ſoupçonner leur ignorance à cet égard, puiſqu'ils mettent de certains Poëmes modernes à côté de l'*Iliade* & de l'*Eneïde*, auxquelles ils ne reſſemblent pourtant guères.

De ces rares tréſors chériſſez les beautés :
Théon, que nuit & jour, dans vos mains feuilletés,
Ils ſoient de tous vos pas les compagnons fideles,
Et de tous vos Ecrits les ſublimes modeles :
Et quand Paris ſe livre aux flots d'un vain torrent,
Voïez les nouveautés, d'un œil indifférent.

De nos Voiſins encor les modernes merveilles,
D'un précieux butin peuvent orner vos veilles ;
Chez eux, du ſel attique on retrouve le goût,
Chez eux, un or poli s'offre & brille par-tout.
Du Taſſe & de Milton étudiez les graces,
Recherchez leur commerce & marchez ſur leurs traces.

Voulez-vous peindre Amour, les Ris, les Voluptés,
Mille termes touchans à Paphos adoptés,
Qui tracent des Amans le trouble inexprimable,
Leurs tranſports, leurs ſoupirs, & leur langueur aimable ;
Enfin, tout ce qu'Amour fait voir, dire, éprouver,
Sur les lévres du Taſſe Amour le fait trouver.
Ses Vers ſemblent couler du ſein de la Nature :
Virgile, en lui prêtant ſa riante ceinture (1),
Montre au Chantre brillant du plus grand des Bouillons
L'art de mêler les Jeux aux ſanglans Bataillons.

(1) Conſultez Deſpréaux, *Diſſertation ſur la Joconde.* Il a depuis changé d'avis : eſt-ce avec fondement ? avoit-il plus de lumieres, ou plus de caprices ?

Aimez ſes doux accens, il flatte, inſtruit, éclaire,
Et ſon langage heureux fut inventé pour plaire.
Moins doux & moins flatteur, mais plus mâle & plus grand,
Milton, la foudre en main, de cieux en cieux errant,
A chanté Dieu, ſon Chriſt, le cahos & le monde;
Il perce des enfers l'obſcurité profonde;
Il peint de traits de feu l'empire de Satan;
Il orne Eve de fleurs, il pleure avec Adam;
Sa trompette aux combats oſe appeller les Anges;
Il dit l'Homme, ſa chute & nos malheurs étranges.
Les éclairs de Milton, avec art tempérés,
Sont, pour mener au Grand, des flambeaux aſſurés.
Ce ſont les traits groſſis d'une peinture vive,
Qui ne flattent les yeux que dans la perſpective.

» La Fable n'offre plus que de vieux ornemens,
» Il faut, dit-on encor, par de hauts ſentimens,
» Par des traits neufs & vrais, par des tableaux fideles,
» Chez nous, de nos Ecrits emprunter les modeles.
» A la nature, aux mœurs, les Français ſont bornés,
» Jupiter & Junon ſont des Dieux ſurannés.

Ah! Théon, j'y conſens, dans leurs vieilles chroniques,
Laiſſez pourrir des Grecs les Déités antiques;
Laiſſez à Licophron, Mars, Minerve & Vénus;
Et par d'heureux ſentiers que nul n'aura tenus,

Sans marcher appuïé du menſonge & des fables,
Venez nous étaler des merveilles croïables.
Quels traits de tous côtés s'offrent à vos pinceaux !
Le grand Temple eſt ouvert. L'air, la terre & les eaux,
Vous montrent un Auteur ſeul digne de louanges.
Peignez le doux Printems, les fécondes Vendanges (1) ; Le Poeme Georgique.
Du ſublime Virgile, imitant les chanſons,
Hâtez par vos concerts les trop lentes moiſſons.
Embelliſſez vos Vers par un objet ſolide, Le Poeme Philosophique.
Suivez les élémens ſous la main qui les guide.
Eh ! que ſont tous les Rois, que ſont les Conquérans,
Auprès de ces Flambeaux, de ces Globes errans,
De ces Mondes ſans fin qui roulent ſur nos têtes ?
Leur triomphe eſt un ſonge, un rien fait leurs conquêtes.
L'admirable Univers doit ſeul nous enchanter :
Puiſque Dieu ſeul eſt grand, c'eſt Dieu qu'il faut chanter.

De nos coupables mœurs l'importante cenſure, La Satyre utile.
A vos rimes encore offre un champ ſans meſure :
Vous rejettez l'éclat des habits empruntés,
Et vous voulez briller de vos propres beautés.

(1) Juſqu'ici nous n'avions point, en France, de Poëme qui traitât de l'Agriculture. On ne dira point, comme M. De Voltaire l'a dit de *la Henriade*, qu'il y a eu pluſieurs éditions du *Poëme des Jardins d'Ornemens*, que par conſéquent le vuide eſt rempli. On ſe bornera à ſouhaiter que cela ſoit. Les éditions, ſouvent multipliées par le ſtelionnat, ne concluent rien ; c'eſt l'ouvrage, c'eſt le ſuffrage des Savans, qui rempliſſent le vuide.

Eh bien ! peignez un ſiecle unique dans ſes vices,
Mettez dans tout leur jour les lâches artifices,
La politique fauſſe, & les ſombres noirceurs,
Qui, chez nous, du Français ont énervé les mœurs.
Démaſquez les Bigots, tonnez ſur les Impies.

EPIGRAMME. Suivez, un dard en main, ces infectes harpies (1),
Qui des ſens corrompus aidant les trahiſons,
De leur haleine impure exhalent les poiſons :
Montrez l'honneur foulé, l'innocence abuſée,
La franchiſe aux abois, la fourbe autoriſée :
Montrez, . . . Théon, ma main commence à ſe laſſer
A nombrer les objets qui viennent s'amaſſer.
Je finis, mais avant d'abandonner la place,
Permettez qu'en ce lieu ma plume vous retrace
Un avis dont Rollin autrefois me fit part.

» Les talens, me diſoit cet auguſte Vieillard,
» Dans la main des Méchans ſont un couteau terrible ;
» A celui qui le porte il eſt d'abord nuiſible :
» Mais l'on ne peut compter les ravages cruels
» Qu'allument dans les cœurs tant de Vers criminels.
» Heureux, ajoutoit-il, un Eſprit qu'on eſtime,
» Qui, rappellant les Vers à leur ſource ſublime,
» Rend le vice odieux, fait chérir la vertu !
» Admis, vanté par-tout, ſon livre eſt toujours lû.

(1) Les Muſes Lubriques.

ODES.



ODE I^RE.

A LA RENOMMÉE.

RENOMMÉE, as-tu d'un faux ſonge
Aſſez prolongé les erreurs ?
Par l'éclat d'un brillant menſonge
Frapperas-tu toujours les cœurs ?
Toujours à ta vaine fumée,
Qu'un feu paſſager a formée,
Verra-t-on courir les Mortels ?
Et pour un murmure frivole,
Pour un ſon leger qui s'envole,
Quitteront-ils des biens réels ?



Des plus flatteuſes eſpérances
Tu ſais embellir ton néant,
Et groſſiſſant les apparences,
D'un Pigmée en faire un Géant.
A nous tromper toujours fidelle,
Talens, ſuccès, gloire immortelle,
Voilà les titres que tu prens;
Et profitant de nos ivreſſes,
Par nos propres mains tu nous dreſſes
Un autel où fume l'encens.



Mais ſans s'éblouir des grands titres
Que ton orgueil a fabriqués,
J'y conſens, prenons pour arbitres
Ces Héros de ton ſceau marqués:
Sachons, ſi de ta gloire illuſtre
Leur vie a reçû plus de luſtre,
Si leur nom célebre & pompeux,
Porté ſur tes aîles rapides,
Leur donna des jours plus lucides,
Et ſût les rendre plus heureux.

Je vois l'Oracle de la France,
Victime d'un goût délicat,
Toujours en proie à l'indigence,
Négligé, malgré ſon éclat;
Prêtant ſa voix à l'infortune,
Il tonne envain ſur la tribune;
Tout ſemble ignorer ſes ſuccès:
Et quand Plutus ouvre ſon Temple,
Aux Idoles qu'on y contemple,
Patru n'y trouve point d'accès.



Quel eſt cet Athléte invincible,
Qui combat au pié des Autels?
L'erreur le trouve inacceſſible,
Sa voix éclaire les Mortels:
C'eſt A * . . . à ce nom la foudre
S'allume & va le mettre en poudre.
Envain il vange, par ſes cris,
Des Autels la gloire allarmée:
Victime de la Renommée,
Il tombe enfin ſur leurs débris.

Mais peut-être aux rives fécondes
Où, ſur des lits ſemés de fleurs,
Hypocrêne épanche ſes ondes,
On recueille mieux tes faveurs.
Peut-être l'encens que tu donnes,
Tes lauriers brillans, tes couronnes,
Aux Guerriers fameux réſervés,
Dès que tu les en trouves dignes,
Mêlés à tes bienfaits inſignes,
Pour leurs fronts ſeuls ſont conſervés.



Promeſſe vaine ! attrait barbare !
Cruels talens ! fatals ſuccès !
Le jeune Rival de Pindare (1)
Soupire loin des bords français :
Le crime, armant la calomnie,
Vient le couvrir d'ignominie ;
Et ce n'eſt que ſur ſon déclin
Que ce grand torrent de lumiere
Paroît dans ſa ſplendeur premiere
Comme l'a toujours vû Rollin.



(1) M. Rouſſeau, Poëte François, mort à Bruxelles.

Que de ſang verſé ! quel carnage !
Quels éclairs frappent mes regards !
Condé tonnant dans un nuage
Écraſe & brûle cent Remparts.
Sans doute la France vangée,
L'Enfance d'un Roi protégée,
Vont ſur les pas de ce Guerrier
Semer mille fleurs immortelles ;
Non, pour ſes ſervices fidelles,
Condé n'eſt plus qu'un priſonnier !



Foliés victimes que nous ſommes,
C'eſt pour ces revers éclattans,
Que peu contens du titre d'Hommes,
Nous envions celui de Grands !
Par des ſentiers longs & pénibles,
Par des routes inacceſſibles,
Marchant au terme qui nous fuit ;
Sans ceſſe nous croïons l'atteindre,
Quand près du but on voit s'éteindre
Le vain phantôme qui nous luit.

Encor ſi de tes dons avare
Tu les refuſois à propos,
Et ſi ton choix faux & bizare
Ne formoit pas d'illuſtres Sots :
Mais les talens, dans la pouſſiere,
Ont vû, ſur un char de lumiere,
Prôner d'indignes Favoris :
Chapelain, le front dans les nues,
Jouit long-tems des faveurs dues
A Milton, couvert de mépris.



Qu'importe à mes cendres éteintes
Que le ſuffrage d'un Savant
Daigne un jour mettre hors d'atteintes
Mon nom flétri de mon vivant ?
L'éclat des honneurs les plus amples,
L'encens éternel de cent temples,
Ne ſuſpendent point l'Achéron ;
Le jour qui finit ſa miſere,
Ce jour fit inſenſible Homere
Aux honneurs rendus à ſon nom.

Quoi ! je perdrai le plaiſir d'être
Pour le plaiſir d'être cité ?
Pour un vain ſon, pour un faux être,
J'oublierai la réalité ?
Je nommerai deſir de gloire
Un front triſte, une bile noire,
Qui me font languir dans l'oubli ?
Et je vivrai dans les ténebres,
De peur que, loin des noms célebres
Mon nom ne reſte enſéveli ?

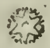


Si l'on ſeme de fleurs nouvelles
Les tombeaux des illuſtres Morts,
Combien, dans des nuits éternelles,
Du tems ont ſenti les efforts ?
Combien les feux & les ravages
Ont briſé d'autels & d'images ?
Varius, jouet du deſtin,
A vu ſa gloire terminée :
Et du fameux Chantre d'Enée
Le nom eſt encore incertain (1).



(1) Virgile, ou Vergile.

Inſenſé, qui place ſa gloire
Dans un chimerique avenir !
Qui ſe plaît à ſe faire accroire
Ce qu'il doit un jour devenir !
Le Sage place dans ſoi-même
Sa joie & ſon bonheur ſuprême :
Et loin qu'il tente de chercher
A briller du fond de ſa tombe,
Tel qu'un fruit, il meurit, il tombe
Quand le ſort vient le détacher.



Il ne fixe point ſon étude
A s'établir dans les eſprits
D'une ſtupide multitude
Dont il ſait mépriſer les cris :
Si, pat ſes talens confirmée,
Il voit fleurir ſa renommée ;
Oppoſant au vent de l'orgueil
Une ſageſſe toujours ferme,
Lui ſeul eſt ſa gloire & ſon terme,
Sans voir au-delà du cercueil.

ODE II.



ODE IIE.

A M* *.

Caracteres de la véritable amitié.

L'ÉQUITÉ, foible & pourſuivie,
Ne peut donc plus trouver d'appui ?
N'eſt-il de triomphe aujourd'hui
Que pour l'impoſture & l'envie ?
La foi, la candeur, les vertus,
Sont-elles à jamais proſcrites ?
Et n'eſt-il plus de vrais mérites
Que ſur les Autels de Plutus ?

Tu m'entends, Ami trop fidele,
Ton cœur ſe réveille à mes pleurs;
Tu viens, partageant mes malheurs,
Des Amis m'offrir le modele:
Semblable à l'aſtre deſiré,
Qui brille au ſein de la tempête,
Les vents, les flots, rien ne t'arrête,
Tu m'ouvres un port aſſuré.

⁂

Malgré la tiédeur languiſſante
D'Amis, ſous ce nom déguiſés,
Et malgré les traits éguiſés
D'une cabale frémiſſante;
Par mille gages précieux
Tu fais éclater ton eſtime;
Et l'innocence qu'on opprime
En devient plus chere à tes yeux.

⁂

Grace à mes fortunes diverſes,
J'ai pu connoître les Humains;
J'ai vu leurs injuſtes dédains
Redoubler avec mes traverſes,
J'ai ſu peſer, j'ai pu ſonder,
Au ſein de ma diſgrace affreuſe,
L'ame ſincere & généreuſe,
Et l'ame habile à ſe farder.

⁂

Tant qu'un vent doux & favorable
Des mers vous applanit les eaux,
Vous voïez près de vos vaiſſeaux
D'Amis une foule innombrable;
Mais ſi l'Aquilon vous pourſuit,
Si de loin de ſombres nuages
Annoncent de triſtes orages,
Où ſont-ils vos Amis? Tout fuit.

*

C'eſt dans le creuſet des diſgraces
Qu'un Ami paroît tel qu'il eſt;
Si, foulant aux piés l'intérêt,
Il brave d'horribles menaces;
S'il preſente un front affermi
Aux coups que le ſort vous prépare,
Le véritable or ſe déclare,
Celui-là ſeul eſt votre ami.

*

Dans le crime & dans l'artifice,
L'amitié n'a que de faux nœuds;
Compagne des cœurs vertueux,
Elle fuit la fraude & le vice:
Un Flatteur adroit & rampant
Des vertus vous montre l'écorce;
Mais c'eſt une trop foible amorce,
Il ſe décele en vous trompant.

*

Au ſein des miſeres fatales,
Elle enleve aux fers le captif;
Sans elle un torrent fugitif
Échappe à la ſoif des Tantales :
Lorſque cent Peuples abbatus
Vantent le Vainqueur de l'Hidaſpe,
L'ardent climat où naît le jaſpe
N'a point de tréſors ſans Clitus.

*

Ma fortune a changé de face ;
Dans les maux que mon cœur reſſent,
Je trouve un cœur compatiſſant ;
Mes pleurs tariſſent, tout s'efface :
Ainſi quand la nége & les vents
Ont long-tems déſolé nos plaines,
D'Alcion les tiedes haleines
Viennent ranimer le printems.

*

Tendre * *, c'eſt ton ouvrage ;
C'eſt par tes ſoins toujours conſtans,
C'eſt par tes ſecours éclattans
Que je ſurvis à mon naufrage :
Et quand un cruel avenir
M'offroit un tiſſu de ſupplices,
Ta main a ſemé de délices
Mes jours déja prêts à finir.

*



ODE IIᴱ.

Sur les brigues, que quelques Guerriers emploient pour parvenir.

SI ma voix peut ſe faire entendre
Dans le ſilence des tombeaux,
Et ſi votre muette cendre
Peut trouver des accens nouveaux,
Montrez-vous encor, Troupe illuſtre,
Dont la mort augmente le luſtre,
Au plus haut ſommet parvenus,
Parlez FABERT, ROSE & TURENNE,
Que votre exemple nous apprenne
Quels ſentiers vous avez tenus.

Eſt-ce par de lâches intrigues
Que vous achetiez vos honneurs ?
Les trames, les honteuſes brigues
Vous captivoient-elles les cœurs ?
Perdiez-vous vos Rivaux célebres
Pour tirer plûtôt des ténebres
Vos noms de ſplendeur revêtus ?
Vit-on jamais vos grandes ames
Mettre à des encheres infâmes
Le prix qu'on ne doit qu'aux vertus ?



Non, non, vos ombres glorieuſes,
Aujourd'hui n'ont point à rougir
Des intentions généreuſes
Qui jadis vous firent agir :
Jamais une avare molleſſe
Ne vous inſpira ſa foibleſſe :
Vous cherchiez un riche tréſor
D'un prix plus noble & plus durable,
Et dont l'éclat eſt préférable
A l'éclat perfide de l'or.

Envain des Succeſſeurs indignes
Prétendent marcher ſur vos pas ;
Leur faſte & leurs grades inſignes
Nous cachent les cœurs les plus bas :
Je n'y vois que lâches adreſſes ,
Que détours , que noires ſoupleſſes ;
Je n'y vois que complots affreux ,
Et ce n'eſt plus que l'injuſtice ,
Le crime & l'aveugle avarice
Qui ſoufflent la diſcorde entr'eux.



Guerriers fameux & magnanimes !
Ces projets ſont dignes de vous.
C'étoient donc là , Vengeurs des crimes ,
Les beaux fruits d'un noble couroux !
Mais envain vos complots rebelles
Trament cent brigues infidelles
Contre les fiers Enfans des Dieux :
Devant eux la ſage Minerve
Marche à grands pas & les préſerve
Du coup de vos traits odieux.

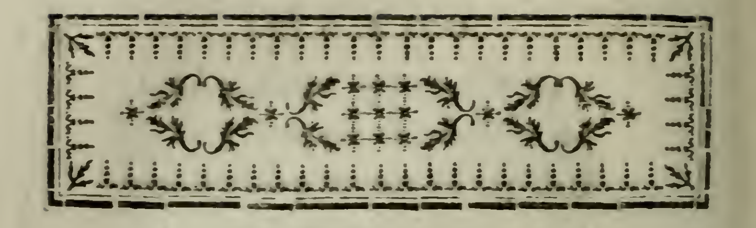
Vainement l'enfer jaloux s'arme
Contre un Mortel chéri des Cieux ;
Son cœur ne connoît point d'allarme,
Muni d'un ſecours précieux :
Il montre une égide puiſſante
A la colere frémiſſante
Des monſtres armés par le ſort :
Il brave les dagues aigües ;
Et le froid poiſon des cigües
Ne ſauroit lui porter la mort.



Ceſſez donc, odieux Therſites,
Lâches aux cabales vendus,
D'oppoſer aux plus grands mérites
Vos piéges dans l'ombre tendus :
Des Latins la haine couverte,
D'Énée a beau jurer la perte,
Il brave leurs vagues complots :
Du Dieu Mars il les rend la proie ;
Il voit revivre une autre Troie,
Et ſes Dieux échappés des flots.

Un vrai cou-age voit ſans honte
Les triomphes de ſon rival ;
C'eſt par les travaux qu'il ſurmonte
Qu'il cherche à marcher ſon égal ;
Et ſi la fortune contraire
Couronne un heureux adverſaire,
Et n'a pour lui que des refus ;
Il applaudit à ſon ouvrage,
Il l'éleve par ſon ſuffrage,
Et l'égale par ſes vertus.





ODE IVE.

A M. *****.

De l'Académie .... qui, en badinant, reprochoit à l'Auteur ſon trop de ſanté pour un Poëte.

QUOI, ſans ceſſe me reprocher
Un embonpoint ſi profitable !
Dois-je languir & deſſécher,
Pour trouver Phœbus favorable ?
Faut-il, pour plaire aux chaſtes Sœurs,
Se laiſſer mourir d'abſtinence ?
En captive-t-on les faveurs
Par le jeûne & la pénitence ?

*

Amant de la ſolidité
Et peu jaloux de renommée,
Jamais à la réalité
Je ne préfere la fumée :
Trop ſoigneux de ma liberté
Clio n'a que mon badinage ;
Je n'altere point ma ſanté ,
Je ſuis un Amant de paſſage.

*

L'harmonie & l'invention ,
Au ſanctuaire du Parnaſſe ,
Avec la riche fiction ,
Dès long-tems occupent leur place.
Eh ! pourquoi n'y compte-t-on pas
La négligence & la pareſſe ,
Divinités pleines d'appas
Et compagnes de la ſageſſe ?

*

De l'Art par les Muſes trouvé
Le but eſt d'égaïer la vie ;
C'eſt un antidote éprouvé
Contre les ſoucis & l'envie :
On dompte un lion rugiſſant
Aux ſons d'une touchante lyre ;
Faut-il qu'un remede innocent
Nous plonge en un triſte délire ?

*

Soit maudit cent fois le premier
Qui de l'art de charmer nos peines
A fait un ſervile métier
Plein de tortures & de gênes ;
Qui, par la rime & la raiſon,
Voulant briller avec juſteſſe,
Creuſoit une ingrate priſon
Où notre ame eſt toujours en preſſe !

*

Je benis le ſage deſtin
Qui, préſidant à ma naiſſance,
A ſû, ſans un riche butin,
Me faire vivre avec aiſance :
Lorſque Créſus péſe ſon or,
Je folâtre avec Uranie ;
Les malheurs d'Énée ou d'Hector
Sont les délices de ma vie.

*

Dans la molle facilité,
Toujours ſoigneux de me complaire,
Je ris avec tranquillité
De tout Critique atrabilaire :
Sans m'embarraſſer de prévoir
Ce que Des-fontaines va dire,
Je laiſſe le ſoin d'y pourvoir
A qui ne vit que pour écrire.

*

S'il eſt quelque choſe ici bas
Qui puiſſe intéreſſer mon ame,
C'eſt de jouïr ſeul des appas
De l'objet charmant qui m'enflame :
Cloris fait mes ſoucis divers,
Ce qui peut la toucher me touche ;
La main qui vous trace ces Vers
Vient de lui placer une mouche.





ODE V^E.

A UN JEUNE COMTE,

Occupé à embellir ſes Terres.

Dangers qui accompagnent la Jeuneſſe.

ENFIN une heureuſe induſtrie
Change la face de ces lieux ;
La terre abondante & fleurie
S'y pare des tréſors des cieux :
Le nectar coule des montagnes,
Le lait arroſe vos campagnes ;
Jadis de ronces hériſſés,
Couverts d'une moiſſon flottante,
Vos champs ont ſurpaſſé l'attente
Des Laboureurs intéreſſés.



COMTE, ce ſont-là les miracles
Qu'enfante un travail obſtiné :
Ainſi d'épines & d'obſtacles
L'homme eſt d'abord environné ;
Il faut une main attentive
Qui le dégage & le cultive :
Sans elle, impuiſſant avorton,
Ses tiges dans l'ombre cachées,
Juſques dans leur germe ſechées,
Tombent ſans un ſeul rejetton.



Quand, par une adroite culture,
Tous les vices déracinés
Font couler une ſéve pure
Dans des rameaux plus fortunés ;
On voit les vertus floriſſantes
Couronner ſes branches naiſſantes,
Et ſes fruits ſont plus éclattans
Que ceux que prodigue l'Automne,
Quand le ſein fécond de Pomonne
Comble les deſirs du Printems.

Je le ſais, la haute nobleſſe
Où vos Aïeux puiſent leur ſang,
Vous garantit de la foibleſſe
Qui ſouille ceux d'un moindre rang:
Je crois qu'avec le lait ſucées
En vous leurs vertus ſont paſſées;
Que de leur grande ame héritier,
Autant que de leur nom ſplendide,
En vous la colombe timide
N'eſt point l'enfant de l'aigle altier.



Mais de quelque ſource ſublime
Que vous tiriez tant de grandeurs,
Quelque courage magnanime
Qui rehauſſe tous ces honneurs,
Quelle eſt la vertu ſans mêlange
Qui ne s'altere & qui ne change?
Ces Conquérans, dont les exploits
Ont effacé l'antique Rome,
Ces grands Aïeux vous ont fait Homme
En vous faiſant l'égal des Rois.

De noms & de titres inſignes
Les premiers n'ont point hérité ;
Mais ce fut pour s'en rendre dignes
Que leurs travaux ont éclaté :
Le prix de ces vertus ſuprêmes,
Qui ne tombe que ſur eux-mêmes,
Ne doit être loué qu'en eux.
Jamais les fruits d'un grand courage
Ne peuvent être un héritage
Que l'on tranſmette à ſes neveux.



Les lauriers qui ceignoient leur tête,
Les ont ſuivis dans leurs tombeaux ;
La Mort en a fait ſa conquête
En éteignant ces grands flambeaux.
Voulez-vous les faire revivre ?
C'eſt leur exemple qu'il faut ſuivre ;
Jeune Rival de leurs vertus,
Avant d'hériter de leur gloire,
Traînez au char de la Victoire
Les monſtres qu'ils ont combattus.

Cher Comte, ces monſtres horribles
Que vos mains doivent étouffer,
Ne ſont point ces Anglois terribles
Dont vous eſpérez triompher :
Il eſt un poiſon que diſtile
Un aſpic en replis fertile
Qui vit au cœur qu'il a bleſſé :
Il eſt des erreurs délectables
Plus cruelles, plus redoutables
Qu'un camp de lances hériſſé.



Dans ces Cours, qu'un Peuple imbécile
Croît être le ſéjour des Dieux,
Où l'Idole fiere & tranquile
Dort ſous des lambris radieux ;
Le faux honneur paré d'un maſque,
Le faſte ſuperbe & fantaſque,
L'aveugle erreur, le fol amour,
La joie indiſcrete & legere,
Et l'ambition menſongere,
Parlent & régnent tour à tour.

De la ſervile flatterie
Fuïez les échos dangereux,
Souvent une route fleurie
Nous cache un précipice affreux.
Que l'amitié tendre & ſacrée
De votre cœur s'ouvre l'entrée :
Mais pour diſtinguer l'Ami faux,
Voïez ſi partiſan du vice,
Idolâtrant votre caprice,
Il n'aime en vous que vos défauts.



N'appellez point vertu guerriere
La fierté qu'inſpire un haut rang,
C'eſt une fierté meurtriere
Qu'allume en vous la ſoif du ſang :
Ces invincibles Capitaines,
La gloire de Rome & d'Athènes,
Craignoient d'enſanglanter leurs mains :
On les a vûs dans les allarmes,
Arroſant leurs lauriers de larmes,
Se faire gloire d'être humains.

Sur-tout fuïez les chants perſides
Et les charmes inſidieux
De mille Sirennes avides,
Dont l'amour emprunte les yeux :
Sur leurs fronts les plaiſirs éclattent,
Leurs geſtes, leurs bouches vous flattent;
Mais bien-tôt ces trompeurs accueils,
Vous troublant au milieu des ondes,
Dans le gouffre des mers profondes,
Vous briſent contre mille écueils.



Ainſi marchant à pas d'athlete
Dans la carriere des vertus,
D'une maturité parfaite
Vos beaux ans ſeront revêtus.
Ainſi quand votre vigilance
Rappelle l'heureuſe abondance
Aux champs par vos Peres laiſſés,
Si leur exemple vous enflame,
Vous pourrez enrichir votre ame
Des tréſors qu'ils ont amaſſés.



ODE VI.

CONTRE L'ATHÉISME,

ENVOYÉE A UN ESPRIT-FORT quelques jours après une converſation.

ÉLEVANT avec artifice
Le monument de vos erreurs,
Vous aviez par cet édifice
Ébloui mes ſens impoſteurs :
Armé de l'oblique ſophiſme,
A mes yeux l'altier Athéiſme
Brilloit ſur un trône uſurpé :
Je m'endormis dans ces menſonges ;
Le réveil a détruit ces ſonges,
Et l'édifice eſt diſſipé.



Eſt-ce au vain concours des atômes
Qu'on doit le cercle des ſaiſons ?
Eſt-ce au néant de vos phantômes
Qu'il faut demander les moiſſons ?
Du haſard la muette image
Obtiendra-t-elle mon hommage ?
Une aveugle néceſſité
A-t-elle produit ce bel ordre ?
Et du ſein affreux du déſordre
L'univers s'eſt-il enfanté ?



Perdez pour un moment de vue
Un éternel Ordonnateur,
Donnez dans l'embuche imprévue
De quelque Sophiſte enchanteur ;
Le cahos renaît, tout ſe trouble,
A chaque pas la nuit redouble,
Ce n'eſt plus que confuſions,
Doute, folie, extravagance,
Erreur, orgueil, vaine arrogance,
Dans un gouffre d'illuſions.

Approchez, fougueux Encelades,
Qui portez vos traits dans les Cieux;
Des Eſprits foibles & malades
Cherchent vos ſecours précieux:
Répondez à notre eſpérance,
Daignez guérir notre ignorance,
Découvrez-nous par quels accords
L'homme germe au ſein de ſa mere;
Et, dans une vieilleſſe amere,
Pourquoi l'âge flétrit nos corps.



Vous vous taiſez, troupes frivoles,
Eſprits de ténèbres couverts,
Qui cachez ſous l'art des paroles
Les jugemens les plus pervers;
Rapprochez-vous de la Nature,
De ſes loix ſuivez la droiture;
Sa voix tonnant au fond des cœurs
Vous dit qu'ignorant qui vous êtes,
Tant de recherches indiſcrêtes
N'enfanteront que des erreurs.

» Rentre dans les bornes marquées,
» Aveugle & foible vermiſſeau ;
» A tes lumieres offuſquées
» Ton Auteur oppoſe un bandeau :
» Ta raiſon ſombre & languiſſante,
» Pour l'entrevoir aſſez puiſſante,
» Dans ſes ſecrets ne peut entrer :
» Ce grand Moteur, qui t'a fait naître,
» T'a donné dequoi le connaître,
» Et non dequoi le pénétrer.



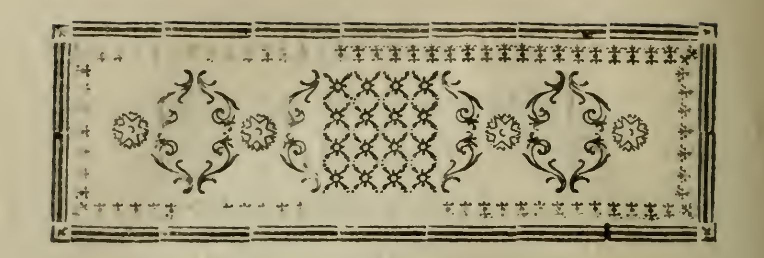
Quel homme ſi ſauvage ignore
Qu'un Dieu préſide à tous ſes pas ?
Sous ſa hute un Huron implore
Un Etre qu'il ne connoît pas :
Sans s'ériger en vain Sophiſte,
Ce qu'il voit lui dit qu'il exiſte ;
Et ſi l'on attente à ſes jours,
S'il tombe aux embûches dreſſées,
Ses mains au Ciel ſont adreſſées,
Ses cris appelent un ſecours.



Par l'orgueil le plus mépriſable
L'Athéiſme fut inventé ;
Il ne tend qu'à rendre excuſable
Le penchant d'un cœur infecté ;
Enchaîné ſous la main d'un Maître,
On croit, en détruiſant ſon être,
Trouver la douce impunité ;
Et quand la raiſon le confeſſe,
L'eſprit n'eſt fort que par foibleſſe,
Et combat Dieu par lâcheté.



Voïons comment ces Eſprits fermes
Soutiendront les revers du ſort ;
Comment, approchant de leurs termes,
Ils vaincront l'aſſaut de la mort :
Tant que leur fortune eſt entiere,
Tant qu'ils courent dans la carriere,
Leur bouche vomit trait ſur trait ;
On trouve en eux un cœur de roche ;
Mais quand l'heure fatale approche,
Le bandeau tombe, & Dieu paraît.



ODE VIIE.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI,

LE PROTECTEUR DES LETTRES.

JE laiſſe à la trompette altiere
Des Varius & des Miltons,
A te ſuivre dans la carriere
Sous les remparts fumans de Mons :
Soit qu'au ſon d'une voix guerriere
Tu ranimes nos Eſcadrons,
Soit que tout couvert de pouſſiere
Ta main briſe les Bataillons.

*

De tes charmes philoſophiques
La ſplendeur a frappé mes yeux ;
C'eſt par tes vertus pacifiques
Qu'aimé des Mortels & des Dieux,
Tu ſais, de tes faits héroïques
Tempérant l'éclat radieux,
Porter aux triomphes publiques
La ſageſſe de tes Aïeux.

*

Auſſi grand aux bords de la Seine
Qu'aux rives ſanglantes du Rhin,
Quand un char pompeux te ramene
Pour jouïr d'un ciel plus ſerein ;
Des jeux & des pleurs de la ſcène
Arbitre aimable & ſouverain,
Ta voix, des Fils de Melpomène
Appelle le brillant eſſain.

*

Sous tes yeux, d'une main plus ſure,
Nericaut trace ſes Portraits ;
Voltaire, qu'un coup d'œil raſſure,
Eclatte par de plus grands traits ;
Greſſet, redoutant ta cenſure,
Se pare de nouveaux attraits ;
Et Crebillon à ta peinture
Doit ſes Tableaux les plus parfaits.

*

Ainſi le Favori d'Auguſte ;
Après avoir vaincu cent Rois ,
Raſſembloit dans un temple auguſte
Les Muſes de Rome à ſa voix :
Là , dans une balance juſte ,
De Virgile il peſoit les droits ,
Et les Émules de Saluſte
De ſon goût recevoient des loix.

*

Où courez-vous , Troupes craintives ;
Chers Nourriſſons des chaſtes Sœurs ?
D'Alečton les trames furtives
Oſent-elles ſouiller vos mœurs ?
Faut-il que , toujours fugitives
Pour échapper à ſes noirceurs ,
Vous alliez chercher d'autres rives ,
Et nous priviez de vos douceurs ?

*

Arrêtez . . . . l'altier fanatiſme
Ne peut plus vous porter de coups ;
C'en eſt fait l'impur cagotiſme
Sans fruit exhale ſon couroux ;
D'un Dieu la force & l'héroïſme
A confondu l'enfer jaloux ;
Et contre l'affreux oſtraciſme
Sa préſence combat pour vous.

*

Un nouveau ſoleil ſur nos têtes
Fait éclater ſes doux raïons ;
CONTI, diſſipant les tempêtes,
A ramené les Alcyons :
Nous verrons ſuccéder des fêtes
Aux pleurs amers que nous verſions :
Déja mille palmes ſont prêtes
Pour mille nouveaux Amphions.

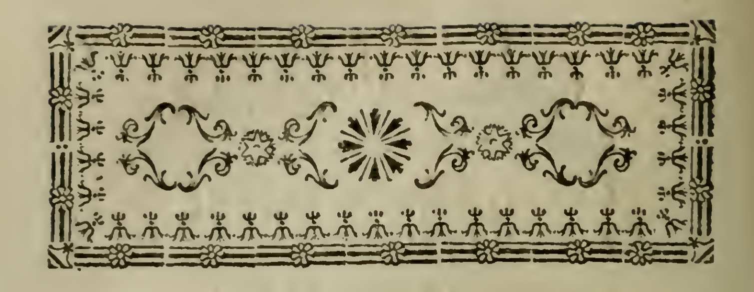
*

Muſes, méritez ſon ſuffrage,
Redoublez vos concerts vainqueurs ;
Peignez un utile courage,
Qui gagne ou dompte tous les cœurs :
Pour moi, dépouillant le rivage,
J'irai, publiant ſes faveurs,
Jeune Abeille ardente à l'ouvrage,
Sous ſes yeux choiſir quelques fleurs.

*

Et ſi CONTI daigne ſourire
En voyant mes premiers eſſors,
Si, touché des ſons de ma lire,
Il daigne approuver mes efforts ;
C'en eſt fait, le Dieu qui m'inſpire,
Redoublant ſes heureux tranſports,
Percera juſqu'au ſombre empire,
Pour charmer Pluton & les Morts.

*



ÉPODE

SUR LA MORT,

Envoyée a une Dame qui demandoit à l'Auteur quelles consolations il lui donneroit s'il la voïoit prête à mourir.

Quand les graces les plus piquantes
Relevoient tes brillans appas,
J'ai sû, par des leçons fréquentes,
T'affermir contre le trépas;
Aujourd'hui que ton sort s'acheve
Et qu'un souffle mortel t'enleve;
Ami fidele & sage amant,
Je dois, par un effort suprême,
Te conduire, & t'aider moi-même
A braver le dernier moment.

❦

Quoi que débite le vulguaire
Que trouble un ridicule effroi,
Mourir eſt un acte ordinaire
Qui n'a rien de terrible en ſoi;
Des préjugés qu'on a vûs naître,
Et qu'un moment fait diſparaître,
Quelques ſoupirs pour un faux bien
Et dont on jouiſſoit à peine,
Un eſprit qu'on met à la gêne,
Voilà la mort, & ce n'eſt rien.



Semblable à la plante qui germe,
S'éleve & ſe fanne en un jour,
L'homme naît & touche à ſon terme,
Plus ou moins lent dans ſon ſéjour;
L'heure où ſon exiſtence arrive,
Amene l'heure qui l'en prive:
Dans le monde acteur paſſager,
Il ſe montre, il voit la lumiere,
Il rentre au ſein de la pouſſiere,
Sa forme ne fait que changer.

Ainſi qu'en une Tragédie ,
Conſtant dans ſon premier emploi ,
Juſqu'au bout l'Acteur s'étudie
A ſe montrer ſemblable à ſoi ;
Et comme la Piéce eſt difforme ,
Si par-tout le plan n'eſt conforme ;
Ainſi , nés ſans émotion ,
Sans effroi , regret ni triſteſſe ,
Nous devons achever la piéce
Et mourir ſans averſion.



Que regrettez-vous dans le monde ,
Vous qu'un ſort déſolant pourſuit ?
Une tranquillité profonde
Nous attend dans la ſombre nuit ;
Et vous qu'un deſtin plus propice
A garanti du précipice ,
La mort en vous ouvrant les bras ,
Met le comble à votre fortune ;
Des malheurs la troupe importune
Alloit arriver ſur vos pas.

Celui qui compte cent années,
Et celui qui ne vit qu'un jour,
Ont achevé leurs deſtinées
Et diſparoiſſent ſans retour :
A des termes égaux taxée,
La carriere n'eſt point fixée ;
Que d'abord l'on parvienne au but,
Ou que ſur la route on s'arrête,
Ce n'eſt que reculer la dete,
Tous doivent païer le tribut.

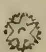


La mort ne ſurprend point le Sage,
Jamais abſente de ſes yeux,
Il s'accoutume à ſon viſage
Et n'y trouve rien d'odieux :
La perte d'un objet qu'il aime
Le fait retourner ſur ſoi-même,
Il ſent qu'un ſort égal l'attend :
Les changemens de la nature,
Les champs dépouillés de verdure,
Lui rendent ſon terme préſent.

Quel engourdiſſement étrange
De ne ſonger point à finir !
Sous nos yeux tout paſſe, tout change,
Tout nous dit qu'il faut y venir :
Déja la moitié de nous-même
A ſubi cet ordre ſuprême :
La nature élevant ſa voix,
Ainſi qu'une mere attentive,
Au moindre choc qui nous arrive,
Nous preſſe d'accomplir ſes loix.



» Mortel, diſparais de la terre ;
» Le jeu finit, ſors ſatisfait,
» Tombe, foible ouvrage de verre,
» Briſé par la main qui t'a fait ;
» Viens à moi, ce coup qui t'afflige,
» Eſt dans l'univers qui l'exige
» Un ordre donné dès long-tems ;
» Une race ſuit une race,
» Tes aïeux ici t'ont fait place,
» Fais place à d'autres habitans.



» Dans ce monde qui te rejette
» Qu'eſperes tu voir de plus beau ?
» Tout y revient, tout s'y répette
» Sans étaler rien de nouveau ;
» Mêmes plaiſirs, mêmes déſaſtres,
» Un même ciel, les mêmes aſtres,
» Tu vois ce qu'ont vû tes aïeux ;
» Le mois composé de journées,
» Le ſiecle composé d'années,
» N'offrent qu'un retour ennuïeux.



Le trépas n'eſt qu'un court eſpace
Entre la vie & le tombeau ;
Ce n'eſt qu'un vent leger qui paſſe
Et fait expirer le flambeau ;
Dans ces plaines de ſang couvertes
Où la guerre groſſit nos pertes
Et ravage, à coups redoublés,
L'ame voit ſans être inquiête
Le péril fondre ſur ſa tête
Et mille trépas raſſemblés.

Des plaintes, des cris, des allarmes,
Un lit de douleurs entouré ;
Une Veuve qui fond en larmes,
Un Pupile déſeſpéré ;
Des Amis glacés par la crainte,
Sur leur front, dans les yeux empreinte ;
Des Prêtres armés de terreur,
Un Médecin impitoïable,
De la mort cortége effroïable,
En cauſent ſeuls toute l'horreur.



Heureux ! qui levant ce faux maſque,
Voit ſon viſage tel qu'il eſt ;
Qui, ſous cet appareil fantaſque,
Ne conſidere que l'objet !
Par ſon ſouffle il ſe laiſſe éteindre,
De ſes coups il ſe ſent atteindre
Et ne recule point d'un pas ;
Libre de ſoucis & d'envie,
Et raſſaſié de la vie,
Il meurt comme on ſort d'un repas.

ÉPIGRAMMES.

Hoc legite austeri, crimen amoris abest.



ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMME I^{RE}.

*CONTRE LE MARQUIS D'**.*

IL ſait Anglois, Latin & Grec,
Il eſt galant & politique;
Qu'on parle Morale ou Critique;
Jamais on ne le trouve à ſec:
Il connoît l'Hiſtoire & la Fable;
D'Hoſier a vanté ſa Maiſon;
Il eſt doux, complaiſant, affable;
Mais eſt-il brave? C'eſt ſelon.



ÉPIGRAMME IIe.

COUVERT d'or, chargé de friſure,
Un Petit-maître à ſon Curé
Menoit, pour ſes nôces conclure,
Une Caillette au teint plâtré :
Le Paſteur voïant l'encolure
De ce Couple défiguré,
Dit, Or ça, race déguiſée,
Avant d'avoir un *conjungo*,
Que je ſache, ſans *qui pro quo*,
Qui de vous deux eſt l'Épouſée ?

ÉPIGRAMME IIIe.

*CONTRE **. roué en effigie.*

UN Échappé de la Tournelle,
Connu par mille traits félons,
Un jour, dans certaine ruelle,
Se vantoit d'avoir les bras longs :
Oh ! très longs, reprit un Cynique,
Avec un dédaigneux ſouris,
Vous étiez à la Martinique
Qu'on vous les caſſoit à Paris.

ÉPIGRAMME IVe.

NON, qui n'a point lu * * *,
* * & maints Auteurs nouveaux,
(Disoit hier un Petit-maître)
N'eſt qu'une Buſe & rien de plus :
D'accord, répondit un vieux Reître,
Mais qu'eſt-on quand on les a lus ?

ÉPIGRAMME Ve.

A l'Abbé D. F.

EST-CE la beauté de ſon ſtyle
Qui vous fait admirer Griffard ?
Vingt fois de ſa Muſe futile
Au doigt vous montrâtes le fard.
Eſt-ce à cet or qu'il vous étale
Qu'il doit votre éloge impoſteur ?
Vous jurez que votre morale
Vous rend ſourd à l'or ſéducteur.
Qui peut donc de ſes Vers infames
Vous avoir rendu le Prôneur ?
C'eſt que ſon Livre ſuborneur
Enſeigne à dépriſer les Femmes.

ÉPIGRAMME VIe.

Une Sotte à perte de vûe
Louoit un Sot fat & gaſcon ;
Le Sot, louant ſans retenue,
Ripoſtoit ſur le même ton :
Ah ! Cloris, que vous êtes belle !
On ne l'a jamais aſſez dit.
Marquis, que vous avez d'eſprit !
Lui répondoit la Péronelle.
Laſſé de cette ritournelle,
Certain Railleur, s'approchant d'eux,
Leur dit, que vous mentez tous deux !



ÉPIGRAMME VIIe.

Pour quels poſtes, à quels emplois
Deſtinez-vous ce Fils unique ?
Demandoit à certain Bourgeois
Un Magiſtrat ſot & cauſtique :
S'il a l'eſprit vif, délicat,
Lui répondit ſoudain le Pere,
S'il a le cœur droit & ſincere,
Je compte en faire un Avocat ;
Mais ſi cet Enfant dégénere,
S'il eſt bégue, idiot ou fat,
Je veux en faire un Magiſtrat.



ÉPIGRAMME VIIIe.

A une Vieille,
Qui faiſoit peindre ſes Cheveux.

PEIGNEZ vos Cheveux, vieille Iris,
Appliquez vernis ſur vernis;
Avec grand ſoin faites leur prendre
La couleur qui plaît au Marquis:
Le Marquis pourra s'y méprendre;
Mais la Mort ſait bien qu'ils ſont gris.

ÉPIGRAMME IXe.

*Contre **. banni pour crime de faux.*

QUAND je vois ce maudit Pié-plat
Se mêler de plus d'une affaire,
Fronder Pouſſin & le Duchat,
Parler d'Algebre & de Grammaire;
Je dis, voilà mon ſcélérat,
Qui brigue le titre de fat
Pour perdre celui de fauſſaire.

ÉPIGRAMME Xe.

A UN PRÉDICATEUR.

REGNAUT, je ſuis trop votre ami
Pour critiquer votre Sermon ;
Vous avez mal prêché, dit-on ;
Ah ! je l'ignorois, j'ai dormi.

ÉPIGRAMME XIe.

CONTRE CERTAIN COMMENTATEUR qui a pris à tâche d'attaquer la réputation des meilleurs Ecrivains des derniers ſiecles.

QUE ce nouveau Caligula ;
Qui dans ſa verve hétéroclite,
Des grands Auteurs fronde l'élite ;
Soit condamné, pour ce trait-là,
A louer l'Auteur du Sopha,
Ou bien à chanter le mérite
Du Sot qui fit heurler Vauda (1).

(1) Tragédie moderne & pitoïable.

ÉPIGRAMME XIIe.

OUI, vous êtes d'antique Race,
Et vos grands Châteaux ſont connus,
En Aïeuls comme en revenus,
Il n'eſt perſonne qui vous paſſe ;
Mais à vous voir, en vérité,
Je ne m'en ſerois pas douté.

ÉPIGRAMME XIIIe.

CHEZ ſon Beau-pere un Mari chaque jour
Alloit ſe plaindre en maudiſſant ſa Femme,
Quel garnement ! quel train ! la vilaine ame !
Toujours coquette & toujours nouveau tour !
Ors, le Patron, las de la kirielle,
Dit, ça, mon Gendre, il faut vous contenter ;
Si votre Femme eſt encore infidelle,
Je vous promets de la deshériter.



ÉPIGRAMME XIVe.

Approchez, Meſſieurs, c'eſt du beau,
Du merveilleux & du nouveau,
Crioient aux Paſſans, d'un ton rogue,
Les Libraires J**. & G**.
Ici c'eſt Homere au tombeau,
Des coups d'un petit Pédagogue;
Et plus loin c'eſt l'exact Boileau,
Commenté par un Néologue.

ÉPIGRAMME XVe.

Ecrite sur un Exemplaire des Lettres Juives.

Avec beaucoup d'eſprit & d'art
Vous frondez le Peuple caffart:
Mais le Sage envain ſe récrie;
Donne-t-on moins dans leurs panneaux?
Tonner contre la Moinerie,
C'eſt tirer ſa poudre aux moineaux.

ÉPIGRAMME XVIe.

A une Espagnole.

Vous pourriez bien m'aimer, dit-on,
Si je tentois de vous plaire ;
Je ne ſuis ni fat ni fripon,
Je ne ſuis point votre affaire.

ÉPIGRAMME XVIIe.

Envoïée avec une Tragédie moderne.

Je vous fais part de la Didon,
Par nos beaux Eſprits tant prônée,
Toujours pleurant du même ton,
Et le cœur toujours plein d'Énée :
Rapproché des fruits de l'année,
Ce coup d'eſſai ſemble aſſez bon ;
On y trouve un eſprit facile,
Et quelqu'endroit bien entendu ;
Mais, Ami, l'Auteur eſt perdu
Si jamais vous liſez Virgile.

ÉPIGRAMME

ÉPIGRAMME XVIII[e].

Je n'entre point dans la querelle
De Despréaux & de Perraut,
Un sujet si vaste & si haut
Passe ma débile cervelle ;
Mais trop ne sais par quel destin
Tous nos beux Frondeurs de la Grèce
Font des Vers si pleins de rudesse,
Et frisent si fort le Cottin.

ÉPIGRAMME XIX.

*Contre l'Abbé P***, qui venoit à la Promenade avec une lunette à longue vûe.*

Un vieux Rimeur, carabin d'Hipocrene,
Dont l'aspect seul peut causer la migraine,
Aux Boulevárds (1), sur le déclin du jour,
Pour renforcer sa visiere peu nette,
Venoit armé d'une énorme lunette,
Dont il lorgnoit tous les Monts d'alentour :
Un Railleur dit, Valet-de-pié d'Horace,
Répondez-nous, cherchez-vous le Parnasse ?

(1) Promenade de Paris.

ÉPIGRAMME XXe.

Contre un Maltotier qui tomba foible en apprenant qu'un Impôt alloit cesser.

Tigre, engraissé de nos malheurs,
Qui nuit & jour suces ta proie,
Monstre à qui la commune joie
Est une source de douleurs;
Ton heure approche, & l'œil du Maître
Va tout examiner: choisis
Des galeres, du piloris,
Ou du fumier qui t'a vu naître.

ÉPIGRAMME XXIe.

L'Œil ardent comme feu grégeois,
Et la criniere enfarinée,
Une Bégueule enluminée
Demandoit à certain Chinois,
Que pensez-vous de nos minois?
L'autre dit, sans longue tournure,
Je me connois mal en peinture.

ÉPIGRAMME XXIIe.

CONTRE UN RIMEUR MODERNE qui attribuoit à la jalousie les jugemens qu'un habile Critique prononçoit sur ses Vers.

PETIT Rimeur toujours croqué,
A peine éclos de la poussiere,
Fat, dont le bidet efflanqué
Tombe en entrant dans la carriere;
Fou, reconnu tel par les Foux,
Héros de la Secte moderne,
Crois qu'un mérite subalterne
Ne fera jamais de jaloux.

ÉPIGRAMME XXIIIe.

CONTRE deux Tragédies de Coriolan, qui parurent en même-tems.

LE Public, que l'on régale
D'un double Coriolan,
Dans une balance égale
Met chaque Muse rivale,
Et les trouve au même cran.

ÉPIGRAMME XXIVe.

CONTRE UN LAQUAIS PARVENU, qui se donnoit pour un Militaire.

LAURENT a servi chez Boulongne,
Et Boulongne l'a fait Commis ;
Depuis ce tems, chez ses Amis,
Ce Marouffle au bec de cigogne,
Aux dents d'ébene, au front d'airain ;
Parle d'Italie & du Rhin ;
C'est lui qui prit la Demi-lune ;
C'est lui qui fit trembler Conni ;
Qu'on parle d'un fait, c'étoit lui.
Fat décrassé par la fortune,
Bridez votre langue importune :
On sait que Laurent a servi.



ÉPIGRAMME XXVe.

*CONTRE ****.*

Ce Ragotin de bas étage,
Qui n'eſt connu qu'en ſon village,
Voudroit, pour ſes faits impudents,
Qu'on le mordît à belles dents,
Afin de devenir illuſtre.
Mon petit ſot, mon petit ruſtre,
Vous ne verrez point la clarté;
Reſtez ſans honneur & ſans luſtre
Dans votre médiocrité.

ÉPIGRAMME XXVIe.

CONTRE UN PARLEUR INTARISSABLE.

Votre entretien eſt profitable,
Au Louvre, à l'Orqueſtre, à la Table,
Vous charmez ceux que vous trouvez
Par maints argumens bien prouvés;
Mais où je vous trouve admirable,
Boindin, c'eſt quand vous achevez.

ÉPIGRAMME XXVIIe.

*CONTRE D****, ET LA MARQUISE DE ****.*

SANS vouloir parler tout de bon,
Et n'aïant rien de mieux à faire,
Au Louvre, la jeune Alifon
Traitoit Arifte de fauffaire,
De vieux fou, de petit corfaire :
Minaudant fur le même ton,
Roulant les yeux, le noir Druide
L'appelloit coquette & perfide :
Un Ami dit, fe raillant d'eux,
Vous vous connoiffez bien tous deux !



ÈPIGRAMME XXVIIIe.

Contre un Musicien Idiot.

DANS l'arrêt qui fut prononcé
Entre votre Oncle & votre Frere,
Qui des deux gagna ſon affaire ?
Demandoit hier à RANCÉ
Un Duc, dont l'ame eſt héroïque.
Le Muſicien hébété
Etoit demeuré ſans réplique,
Lorſqu'une voix, trop véridique
Dit, Pardonnez, en vérité
Le pauvre homme déconcerté
Croit qu'on lui parle de muſique.



ÉPIGRAMME XXIXe.

LE BON MOT DE LA CLÉRON.

UN Rimeur ſot, & de ſuperbe enflé,
Éperonnant ſon Pégaſe eſſoufflé,
Voulut encor riſquer une culbute
En plein théâtre; il fut honni, ſifflé.
Le lendemain de cette belle chûte,
Pour ſe diſtraire & quêter du ſoulas,
Chez la Cléron il porte ſes vieux pas:
Là, d'une voix que ſon orgueil raſſure,
Il s'efforçoit de plâtrer l'avanture,
» Que le Public n'eſt pas toujours ſenſé,
» Qu'on avoit tort de l'avoir tant preſſé,
» Et que la Poire encor n'étoit point mûre...
Oh! mûre ou non, reprit la jeune Hébé,
Pourtant, Monſieur, elle a d'abord tombé.



ÉPIGRAMME XXXe.

LE SUCCÉS CÈRTAIN.

UN Homme, à la Cour fort vanté,
Faiſoit imprimer un ſot Livre;
Par là, chez la poſtérité
Il eſpéroit un jour revivre :
Maint Rimeur avoit encenſé
Son ſtyle & ſon futur mérite;
Le Libraire, homme plus ſenſé,
Craignoit fort pour la réuſſite.
Monſeigneur, ou je ſuis un ſot,
Ou l'avorton métaphyſique,
Public ſans qu'on en diſe mot,
Gardera long-tems la boutique.
Ne crains rien, dit l'homme au ton haut,
Apprête-toi de le bien vendre,
J'ai du crédit plus qu'il n'en faut,
Je ſaurai le faire défendre.

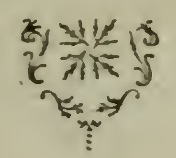


ÉPIGRAMME XXXIe.

LE PARNASSE.

A Monſieur D. V.

ON compte au double Mont neuf Filles de Mémoire,
CLIO, d'un craïon ſûr, des tems trace l'hiſtoire ;
ERATO ſait dicter les amoureuſes loix ;
MELPOMENE, en pleurant, peint les douleurs tragiques ;
THALIE à ſes bons mots mêle des jeux comiques ;
POLIMNIE à ſon geſte unit l'art de la voix ;
Le Luth de TERPSICORE anime, échauffe, embraſe ;
EUTERPE, à ſon haut-bois, danſe d'un pié nombreux ;
CALLIOPE, en grands vers, chante un Guerrier poudreux ;
Les Cieux ſont dans la main d'URANIE en extaſe.
Dites-nous à-préſent, ô l'Homme univerſel !
Qui croïez effacer Virgile, Hobbe & Corneille,
Et poſſéder des Grecs l'enjoument & le ſel,
Laquelle des neuf Sœurs vous a prêté l'oreille ?



ÉPIGRAMME XXXIIe.

*A M. D***.*

Dum dubitat natura marem faceretve puellam,
Factus es, ô pulcher, pene puella puer.
Ausonius. Epig. 105.

QUAND le bon Créateur perplexe
Songeoit à former votre peau,
Il ne ſut d'abord de quel ſexe
Doter un ſi rare morceau :
Que ſera-t-il ? que ſera-t-elle ?
Dans le doute qui l'arrêtoit,
Soudain vous vous trouvâtes fait,
Un beau garçon preſque femelle.



ÉPIGRAMME XXXIIIe.

LA RÉPONSE DE LAÏS.

UN petit Juge *à quo* portant des cheveux gris,
Vint, la bourſe à la main, demander à Laïs
La faveur d'une nuit; néant à la requête.
Il ſe peint les cheveux, il colore ſa tête,
Et revient à la charge : Une nuit ſeule à ſeul,
Une nuit & non plus : Allez petit compere,
Dit la Nymphe attentive à ſa feinte criniere,
Hier, j'en refuſois autant à votre Aïeul.

ÉPIGRAMME XXXIVe.

SUR ce que le Roi de Pruſſe s'étoit informé de la ſituation de l'Auteur.

QUAND Virgile aux Romains donna ſes Géorgiques,
Les Grands & les Petits le combloient de bienfaits;
Il ſe vit accablé de préſens magnifiques,
Auguſte lui bâtit un ſuperbe Palais :
Et moi, qui le premier ſur ſemblables matieres
Exerçai, jeune encor, mes craïons dans Paris,
Beaucoup de complimens, force diſcours polis,
Voilà tout; & je viens de vendre mon Ceſſieres (*).

(*) Jolie Terre à 25 lieues de Paris.

ÉPIGRAMME XXXVe.

CINQ ou ſix Eſprits-forts, tels qu'en produit Paris
Depuis que, ſans raiſon, tout le monde raiſonne,
Devant certain Bacha *décochoient* leurs mépris
Contre un Culte adopté par les plus grands Eſprits :
Leurs ſarcaſmes uſés n'éblouïſſoient perſonne ;
Enfin le Muſulman, qu'un tel jargon étonne,
Dit, leur tournaut le dos avec un fier ſouris,
Que le Dieu des Chrétiens a de ſots ennemis !

ÉPIGRAMME XXXVIe.

CONTRE UN OFFICIAL HIBERNOIS qui prenoit ſon Suiſſe pour Greffier.

VOUS faites bien, maître Pancraſſe,
De prendre un Suiſſe pour Greffier ;
Vous aimez l'or juſqu'à la craſſe,
On vous pendroit pour un denier :
Mais le Public, qui ſouvent daube,
Et qui veille ſur votre fait,
Vous voïant l'un & l'autre en robe,
Dira, tel Maître, tel Valet.

ÉPIGRAMME XXXVIIe.

*A M. G * *.*

Sur ce que certaines Perſonnes ſe plaignoient que le Poëme des Jardins d'Ornemens étoit un peu court.

OUI, j'aurois pû ſans doute allonger chaque Chant,
Et donner au Sujet beaucoup plus d'étendue ;
J'aurois pû, par maint trait agréable & touchant,
Fixer l'attention, la tenir ſuſpendue :
Mais, Ami, j'écrivois pour le ſiecle préſent,
Ce ſiecle de Pantins, frivole & voltigeant,
Qui ſur les meilleurs Vers porte à peine la vûe,
Qui ne lit qu'en courant, & qui court en liſant.





RONDEAU,

A L'ABBE' D. F.

Qui avoit annoncé fauſſement dans une de ſes feuilles que l'Auteur venoit de quitter l'Epée pour la Robe.

QUI vous l'a dit, Monſieur le Prêtre,
Qu'abjurant le Dieu des combats,
Mettant lance & caſaque bas,
J'avois enfin réſolu d'être
Un des Suppots du bon Cujas?
Un conte ſi faux fait paraître
Que quand on lit tel ſavantas,
On doit lui demander tout bas,
Qui vous l'a dit?
Pour moi que le bon Dieu fit naître,
Ennemi de tout altercas,
Je pourrois compter d'autres cas
Où prompt à vous bien reconnaître,
Tout Paris ne s'écrieroit pas
Qui vous l'a dit?

ÉPILOGUE,

Pour être placé à la ſuite des Ouvrages de PIRON.

UN bon Livre paroît, on le cherche, on le prône,
La Renommée, avec legereté,
Porte le nom de l'Ecrivain vanté,
A la Ville, à la Cour, & même au pié du Trône.
Parmi ce bruit eſt-il perſonne
Qui daigne du moins s'informer
Si l'Auteur qui l'a ſû charmer
N'eſt point un de ces miſérables
A qui les Dieux inexorables
Ont refuſé tous leurs ſecours;
Qui dans l'ombre & les pleurs paſſe ſes triſtes jours;
Qui, du grand monde évitant le théâtre,
Peut-être prie envain la Nature marâtre
De lui donner les alimens
Que ſa main offre en foule aux inſectes rampans.
L'inimitable La-Bruyere,
D'affreux Créanciers obſédé,
Avant de trouver un Condé,
Languit long-tems dans la pouſſiere.
On comble de faveurs un fat,
On le cherche, on l'aime, on le loue;
On ennoblit un ſcélérat,
Et le mérite eſt dans la boue.

FIN.

L'ÉDUCATION,
POËME
EN QUATRE DISCOURS.

Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant :
Utcumque defecere mores,
Indecorant benè nata culpæ. . . .
Hor. Liv. IV, Ode IV.

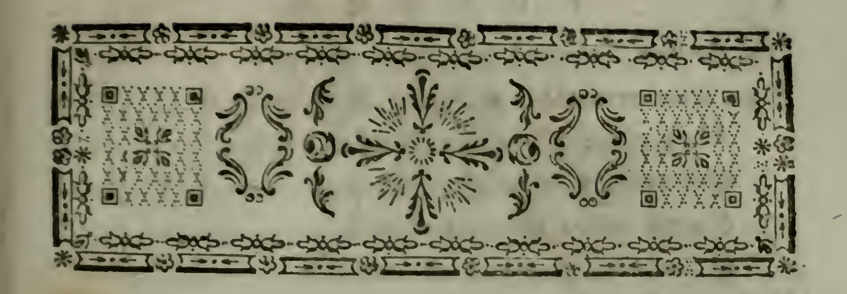


A LA HAYE,

ET A PARIS,

Chez P. D. LANGLOIS, rue du Petit Pont, près le petit Châtelet, au Saint Esprit couronné.

M. DCC. LXIX.



ÉPITRE

A APOLLON.

O Toi de qui je tiens ces premieres leçons,
Qui des ſavantes Sœurs forment les nourriſſons,
Dieu des vers, qui m'appris à marcher ſur la trace
Des plus grands Héros du Parnaſſe ;
Accepte favorablement
Des vers qu'une Muſe naiſſante.
Et te conſacre, & te préſente.
Sur tes Saints Autels vainement
Je ne t'ai point prêté ſerment.
Dans le ſacré vallon tu formas mon enfance ;
Reçois ici les fruits de ma reconnaiſſance.
C'eſt de toi ſeul que je les tiens,
Et je t'offre tes dons, quand je t'offre les miens.
Si quelque audacieux Critique,
Si quelque hypocondre cauſtique,
Oſent les attaquer dans leurs tranſports jaloux ;
Que leur veine à jamais glacée
Sente le poids de ton courroux.

Le courage brutal, une terreur extrême,
Le point d'honneur ſans borne, un oubli de ſoi-même:
La feinte modeſtie, un orgueil plus caché,
Et la délicateſſe, un vice recherché.
L'abandon généreux d'un profit légitime,
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'eſtime.
Sous un dehors brillant, la gloire a ſon écueil;
La libéralité n'eſt qu'un trafic d'orgueil:
La politeſſe un droit qu'on acquiert ſur les autres,
Pour exiger des ſoins plus flateurs que les nôtres.
La régularité prévient le déſeſpoir
D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
Inutiles vertus, dont toute la puiſſance
Ne ſert qu'à marier le vice à l'innocence;
A pourſuivre le mal ſans gloire & ſans ſuccès,
A ranimer ſa force, ou nourrir ſon excès.
Combattons, détruiſons l'orgueil qui nous enivre,
Du fond de ſon tombeau nous le verrons revivre.
Qu'on le chaſſe avec peine, il rentre ſans effort,
Triomphe dans les fers, & ſurvit à ſa mort.
Quel Alcide nouveau, quelle main agiſſante!
Il faut pour enchaîner ſes dragons abatus,
Un frein plus aſſuré que celui des vertus:
Et pour arracher l'homme à ſa misère extrême,
Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu même.

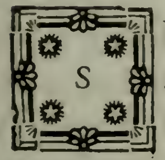
L'EDUCATION,



L'ÉDUCATION, POËME.

PREMIER DISCOURS.

Avantages de l'Éducation.

I l'aveugle Nature a beſoin qu'on l'éclaire,
Si l'art de la conduire eſt un art néceſſaire,
Peut-être je devrois, plus ſimple en mes diſcours,
De la ſeule Minerve invoquer le ſecours:
Quand on peut aux erreurs oppoſer ſon Egide,
Pourquoi dans Apollon chercher un autre guide?
Mais qui prétend à plaire & dédaigne les ſens,
Fera ſur les eſprits des efforts impuiſſans.
Il faut, en ſe montrant, que le devoir auſtère
Craigne d'effaroucher ſous un air trop ſévère;
Et dans un ſage écrit, pour gagner le Lecteur,
Souvent cacher l'ami ſous les traits du flatteur.

Mais pour avoir le don de toucher & d'inſtruire,
Quel nouvel Apollon doit échauffer ma lyre.
Je n'implore que toi, ſenſible Humanité:
Remplis-moi de tes feux, ſois ma Divinité:
Que l'amour des Mortels, l'amour de ma Patrie
Au rare don de plaire éleve mon génie.
Viens, deſcends: tes diſcours, les cœurs que tu remplis
Aux yeux de l'Univers ont toujours quelque prix.

Ainſi que par le fer un champ rendu fertile,
Qui de fleurs & de fruits offre l'amas utile,
Fait, par ſes ornemens & ſes dons précieux,
La richeſſe d'un maître & le plaiſir des yeux;
Ainſi l'homme bien né, qu'embellit la culture,
Eſt la gloire de l'Art, l'honneur de la Nature.
Eclairé pour lui-même, autant que pour autrui,
Il ſait être ſon guide, & des autres l'appui.
De l'Education le ſecours ſalutaire
De tous les dons, pour l'homme, eſt le plus néceſſaire.
Par elle le Monarque apprend à commander,
Le Citoyen ſoumis à ſe laiſſer guider;
Elle eſt le nœud puiſſant qui, dans la République,
Conſerve l'unité, la concorde publique;
Et qui, fixant chacun dans les loix du devoir,
Empêche la révolte & l'abus du pouvoir.

De ſes ſoins, dira-t-on, l'utilité vantée
Dans ſes plus grands ſuccès eſt toujours limitée,

Jamais de ſes leçons la ſage auſtérité
N'eût fait dans un Sylla naître l'Humanité;
Jamais elle n'eût fait de Tarquin un Roi juſte,
De Midas un Savant, de Néron un Auguſte:
Elle peut, en un mot, par ſon ſecours léger,
Embellir la Nature; & jamais la changer.

Il eſt vrai quelquefois que ſes ſoins ſecourables
Parmi les maux de l'ame en trouvent d'incurables;
Que ſon breuvage, utile à l'homme modéré,
Pour les cœurs des pervers ne fut point préparé:
Mais ſujets, l'un & l'autre, à nous rendre coupables,
L'Ignorance & le Vice ont des effets ſemblables.
Le monde rarement à l'extrême eſt porté:
Par-tout il n'offre aux yeux que médiocrité;
Le parfait ſcélérat, le ſublime génie,
N'en compoſent jamais que la moindre partie.
Les préceptes toujours produiront leurs effets,
Et pour le plus grand nombre ils ſeront toujours faits.
Pour ſuivre la Vertu les Dieux nous firent naître;
Et pour l'aimer, ſouvent c'eſt tout de la connoître.

O vous, qui confondez les effets du hazard
Avec le naturel orné, reglé par l'Art,
Comparez, pour juger de cette différence,
Deux Siécles l'un à l'autre, & la France à la France.
Sous les premiers Henris, avant que la Raiſon
Eut fait d'un jour nouveau briller notre horiſon,

Le François sans renom, indigent, fanatique,
Etoit sur un Théatre & barbare & tragique.
Aveuglés par l'erreur, les Peuples ignorans
Couroient au précipice au gré de leurs Tyrans.
La Discorde chez eux souflant sa rage impure,
Etouffoit la Raison, les Arts & la Nature.
Du Prince & des Sujets on confondoit les droits:
Et du vrai Dieu sur nous méconnoissant les Loix,
Nos peres, l'un de l'autre assassins & victimes,
S'égorgeoient pour un Dieu qui commandoit des crimes.
Mais, hâtons-nous, voyons ce Peuple sous Louis:
Quels yeux de sa splendeur ne seront éblouis?
Voyez alors le Goût, l'Etude, & la Prudence,
Amener sur leurs pas la Gloire & l'Abondance.
A côté du Sçavoir voyez la Vérité *
Remplir tous les esprits de sa vive clarté;
Turenne des Héros laisser loin les vestiges;
Louis avec Colbet entasser les prodiges;
Et, par ses hauts progrès, vainement irriter
Des voisins en tout temps jaloux de l'imiter.
De l'étude du vrai tel fut l'heureux salaire.
Mais, de ces bords charmans que la Sagesse éclaire,
Détournez vos regards au Levant, au Midi;
Et vous verrez combien le Peuple abâtardi,
Privé de liberté, de plaisirs, & d'aisance,
Est durement puni de sa triste ignorance.

* Descartes, par sa nouvelle Philosophie, ouvrit la route à la Vérité.

Eh ! ce vice pervers n'a-t-il pas de fon fein
Fait fortir de nos maux le plus nombreux effain?
De la Divinité la majefté facrée
Fut dans de faux portraits par lui défigurée.
L'Ignorance a nourri le faux Zèle en fes flancs,
Elle a mis le poignard à la main des Parens ;
C'eft elle qui, forgeant le glaive, les entraves,
Fit les premiers Tyrans, leur donna des efclaves.
Par elle fous le joug l'Orient entraîné
Dans fes injuftes fers eft encore enchaîné.

Mais des fociétés fi ce monftre eft la pefte,
Pour chaque Citoyen il n'eft pas moins funefte.
Le Vice flétriffant au vifage hideux,
Le Ridicule bas, choquant, fade, ennuyeux,
Les Travers vainement affligés de critiques,
Les crédules Soupçons, les Frayeurs chimériques,
Les ftupides Ennuis, la froide Oifiveté,
Que fuivent le Mépris & l'Inutilité ;
Enfin le Préjugé, dont les fauffes maximes
Des couleurs des vertus revêtent tant de crimes,
Sont plus fouvent les fruits d'un efprit ignorant,
Que d'un cœur aux forfaits livré par le penchant.

Craignez donc les écarts d'une raifon bornée,
Aux vulgaires erreurs fans guide abandonnée.
Sur la fcène du monde où vous devez entrer
Il n'eft que trop facile, hélas! de s'égarer.

Le Théâtre eſt trompeur & pénible à connoître ;
Il faut ſavoir ſon rôle avant que d'y paroître:
Et l'Education, pour y bien débuter,
Eſt le maître de l'art qu'il vous faut conſulter.
Si vous voulez connoître au juſte le ſyſtême
De ce qu'on doit aux Dieux, aux Hommes, à ſoi-même,
De ſon Code important interrogez les Loix.
Pour être heureux & ſage, accourez à ſa voix:
Elle vous conduira par des routes certaines,
Des vives Paſſions vous donnera les rênes;
Elle les forcera, par cet utile frein,
A ſuivre des vertus le pénible chemin.
L'habitude rendra ce ſentier moins auſtère,
Et vos pas voleront bientôt dans la carrière.

O combien de ſes ſoins les cœurs & les eſprits
Recueilleront encor de plus précieux fruits,
Si l'homme, de bonne heure, inſtruit par ſes maximes,
Joint aux mœurs le ſavoir & les talens ſublimes!
Alors, ſupérieur dans les emplois divers,
Il guide, éclaire, honore, embellit l'Univers.
Si ſa valeur prudente, à vaincre accoutumée,
Diſpoſe de la foudre & commande une armée,
Ou ſi du Souverain un équitable choix
Daigne le faire aſſeoir dans le conſeil des Rois:
Au dedans, au dehors, Guerrier ou Politique,
Il eſt le gardien de la choſe publique.

Si, la balance en main, arbitre des mortels,
De Thémis outragée il défend les Autels,
Devant ses yeux perçans, qui savent la connoître,
L'Iniquité pâlit & tremble de paroître;
Les plus grands intérêts confiés à ses mains
Le rendent le soutien, le pere des humains;
Il protége les Arts qu'il cultive lui-même,
Rassure les talens qu'on poursuit & qu'il aime;
Cher au Prince, aux Sujets, & favori des Dieux,
Il enchaîne à son char jusqu'à ses envieux;
Pour lui la Renommée a la voix du tonnerre,
Et fait voler son nom aux deux bouts de la Terre.

C'est ainsi qu'autrefois un Sage révéré
Parloit aux Nations, par Minerve éclairé.
O toi qui des Humains bravant l'ingratitude,
De guérir leurs erreurs fis ta plus chere étude;
Toi, confident des Dieux, Héros d'humanité,
Lumiere des Anglois & de la Vérité,
Locke, qu'en cet écrit ta sagesse m'inspire.
Bien mieux que moi, déjà ton livre a su le dire;
L'homme foible a besoin de lumiere & d'appui,
Et l'Education souvent est tout pour lui.

Fin du premier Discours.



SECOND DISCOURS.

DEVOIRS DES PARENS ET DES MAITRES.

MONUMENT de ſageſſe autant que de grandeur,
Ecole de Vertus, de Talens, de Valeur;
Aſyle où ſe raſſemble une élite guerriere,
Illuſtres Orphelins dont Louis eſt le pere,
Temple auguſte, ouvre-toi : fais voir à tous les yeux
Ce que peut un bon Roi ſur des cœurs généreux.
Là de jeunes guerriers, dignes de leurs Ancêtres,
Se dévouent, en naiſſant, pour le meilleur des Maîtres:
Guidés par ſon génie en leurs nobles travaux,
Se forment ſous ſes yeux au métier des Héros;
Et, pénétrés d'amour pour ce Dieu tutélaire,
N'ont pour but & pour loi que l'ardeur de lui plaire;
Heureux de devoir tout à ce nouveau Titus,
Leur être, leur fortune, & juſqu'à leurs vertus.
Tels voués par Lycurgue au culte de Bellone
Les enfans aguerris nés à Lacédémone,
A l'amour de leurs Loix uniſſant la valeur,
Des Grecs furent jadis la gloire & la terreur.
Spartiates nouveaux, aiglons que ſous ſon aile
Notre auguſte Monarque avec tendreſſe appelle,

Devenez des Héros en imitant Louis;
De vos nobles progrès ſes regards ſont le prix.
Que ce prix ſi flatteur allume dans votre ame
Pour Louis, pour la gloire, une nouvelle flamme;
Et, par des qualités dignes du plus haut rang,
Montrez ſous un grand Roi que bientôt tout eſt grand.

Mais pluſieurs, qu'en naiſſant peu d'éclat environne,
Ne peuvent être ainſi mis à l'ombre du Trône;
Ce bonheur n'appartient qu'aux enfans fortunés
Par leur noble origine aux armes deſtinés.

O vous, tendres Parens, dont la plus humble race
Dans ce royal berceau ne ſauroit avoir place,
Elevez-la vous-même; & formez ſous vos yeux
L'Enfant qu'à votre amour auront donné les Cieux.
Mais qui de ce grand Art connoît bien l'importance?
Tous occupent l'emploi, nul n'en fait la ſcience.
Rempli de paſſions, de plaiſirs entêté,
Un François d'être pere a-t-il la liberté?

L'ambitieux ardent, en proie à ſes caprices,
Que ſon bourreau condamne à cent divers ſupplices,
S'intrigue, s'inquiette, affronte les hazards,
Et toujours ſes foyers ſont loin de ſes regards:
Au tourment qu'il ſe donne, à l'ardeur qui le preſſe,
Il eſt, vous dira-t-il, forcé par ſa tendreſſe.
Tel un dévot mordant, avare & plein de fiel,
Maſque ſa paſſion de l'intérêt du Ciel.

Mais ces dons dangereux de l'aveugle Fortune,
Que poursuit follement ta constance importune,
Que sont-ils pour ton fils sans l'art de s'en servir,
Et cette dignité sans l'art de la remplir?
Par des possessions rends-tu son âme heureuse?
Non: tu ne fais qu'armer une main furieuse,
Et qu'ouvrir un champ libre à de honteux abus
Que, moins riche, peut-être il n'eût jamais connus.
Les Vertus, les Talens sont le grand héritage
Qui de ton fils, crois-moi, doit être le partage:
Si son cœur, par tes soins, n'a point été reglé,
Pour lui, pour son bonheur, tu n'as pas travaillé.

Mais ce malheur commun n'est pas le seul à craindre.
Un Pere, bien souvent, moins à blâmer qu'à plaindre,
Abandonne son fils aux forces du torrent,
Moins faute d'amitié que faute de talent.
Celui-ci, méprisant les règles, la science,
De tous maîtres, pour lui, néglige l'assistance,
Et ne soupçonne pas, s'en fiant au hazard,
Que l'art de l'élever puisse même être un Art.
Celui-là de ce soin est distrait par paresse.
Cet autre, que fascine une aveugle tendresse,
De juger son enfant n'ayant plus le pouvoir,
Lui laisse les défauts qu'elle empêche de voir.

Célimène à son tour, encore jeune & belle,
Prend d'un emploi trop grave une frayeur mortelle;

Le Ciel, en la dotant d'agrémens & d'appas,
Aux travaux férieux ne la deftina pas.
Elle fe trouveroit dans fon état bornée,
Si pour les yeux d'un feul elle fe croyoit née ;
Si femme d'un époux, mère de fes enfans,
Aux vils foins d'un ménage elle occupoit fon temps.
Ces détails odieux de doctrines, d'affaires,
Ne font tout au plus faits que pour les vieilles mères;
Jeune, elle doit briller, & non s'enfevelir :
Son deftin eft de plaire, elle veut le remplir.
C'eft ainfi qu'étalant fa magique impofture,
Le refpect de la Mode étouffe la Nature.
O Parens, fi vos cœurs frivoles, inhumains,
Dédaignent un travail réfervé pour vos mains ;
S'il faut abfolument qu'éloigné de fa mère,
L'enfant fuce le lait d'une femme étrangère ;
Livrez-le, j'y confens. Mais qu'à ce choix du moins
Votre jufte tendreffe applique tous fes foins.
Craignez que votre fils, fouftrait à votre vue,
N'ait une nourriture impropre ou corrompue,
Dont le poifon enfin, fe rendant le plus fort,
Altère tout fon fang & lui donne la mort.

Il eft un lieu public où s'élevent enfemble
De jeunes habitans que le hazard raffemble :
Un aliment égal eft au même dégré,
Pour le foible & le fort, en ces lieux préparé :

Le malade & l'athlète, en la même carrière,
Portent du même poids la charge irrégulière:
Séjour d'ailleurs mal fain, où l'air eſt dangereux;
Où, quels que ſoient les ſoins d'un chef laborieux,
Du mal que l'on reſſent bien loin de ſe défaire,
On s'infecte ſouvent d'une fièvre étrangère.
Ce n'eſt point dans ce lieu que doit être placé
Votre fils de dangers déjà trop menacé:
Laiſſez au préjugé, laiſſez à l'indigence
Cet aſyle bannal ſuſpect à l'innocence.
Si votre enfant pour vous eſt un préſent des Dieux,
Il faut qu'il ſoit ſoigné par vous, ou ſous vos yeux.
Le point eſt de choiſir un médecin habile
Qui procure à ſon mal une aſſiſtance utile.

Ce tréſor, direz-vous, eſt fort rare à trouver.
En vain, pour l'arbriſſeau qu'il vous faut cultiver,
Vous cherchez en tous lieux un Etre raiſonnable
Qui ſoit de vos travaux un compagnon ſortable.
Tous vos efforts ſont vains: Pour deux hommes prudens,
Votre mauvais deſtin trouvera cent Pédans.
L'un, avec quelques mœurs, ſtérile en ſes ſervices,
N'aura que ſon Latin: un autre aura des vices.

Je ſais qu'un homme habile, & ſage, & circonſpect,
Que le poids du ſavoir n'aura point contrefait,
Et qui, ſuivant en tout le milieu qu'il faut ſuivre,
Au grand art de penſer joint encor l'art de vivre,

Eſt un bien précieux qui veut être cherché,
Un tréſor qui ſouvent eſt aux antres caché;
Mais ce n'eſt pas non plus un Etre imaginaire,
Au-deſſus des humains, fait pour une autre Sphère.

Vous vous plaignez à tort, dans votre eſpoir trahis,
Que malgré tous vos ſoins pour élever un fils,
Cette vigne, à vos vœux & chère & précieuſe,
Eſt en bons ouvriers ſi ſouvent malheureuſe:
Vous ne devez, François, vous en prendre qu'à vous.
Banniſſez un travers le moins ſenſé de tous.
Le maître d'un enfant, qui lui tient lieu de père,
Eſt, chez tous nos voiſins, un homme qu'on révère;
Cet homme eſt eſtimé chez le ſage Allemand;
Il trouve graces même aux yeux du Muſulman *;
Par-tout ſon miniſtère eſt priſé: Mais en France
La plupart, dans leurs mœurs remplis d'inconſéquence,
Pour un emploi ſacré ne paroiſſent choiſir
Un malheureux, qu'afin de le mieux avilir.
Les Grands, fiers & bornés, infatués d'eux-mêmes,
Qui par tradition règlent tous leurs ſyſtêmes,
N'apperçoivent en lui qu'un Monſieur Triſſotin,
Dont on doit fuir la craſſe & berner le Latin.
Le Robin, qui les ſuit pour ſe mettre à la mode,
Au Maître infortuné n'eſt pas moins incommode
Pour le gras Financier, dont les avides mains
Au ſeul poids de l'argent pèſent tous les humains

* Voyez Deſlandes, Hiſt. Crit. de la Philoſophie.

De la trifte indigence au Sage il fait un crime,
Et croit au moins pour lui fon mépris légitime.
Enfin, il n'eft pour tous, graces au Préjugé,
Qu'un Pédant domeftique, ennuyeux & gagé.
D'un ridicule ufage efclaves moins fidèles,
Dans vos égards pour lui prenez d'autres modèles,
O Parens; & fongez qu'on peut, fans s'abaiffer,
Honorer le mérite & le récompenfer.
La Vertu la plus pure avilie, outragée,
Décline, ou triftement languit découragée.
C'eft une fleur que forme un tiffu délicat
De la plus douce odeur & du plus vif éclat;
Mais qui, pour être belle autant qu'elle peut l'être,
A befoin de l'amour & des foins de fon maître.
Si l'art d'un Gouverneur, bien loin d'être avili,
Par votre jufte eftime eft enfin annobli;
Et s'il peut concevoir les douces efpérances
D'un bien-être avenir, fruit de vos récompenfes;
Dans cet afyle heureux, que vos mains ouvriront,
Les Artiftes bientôt en foule fe rendront:
La Gloire, de tout temps noble & puiffant mobile,
A rendu notre France en grands maîtres fertile;
Et dans ce dernier genre on la verroit primer,
Si du même aiguillon on vouloit l'animer.

Que j'admire Philippe! Au Sage de Stagyre
En ces termes divins il crut devoir écrire:

Je viens de recevoir, dans un Fils précieux,
Un gage ſignalé de la faveur des Cieux ;
Mais pouvoir vous charger du ſoin de ſon enfance
Eſt un bonheur pour moi plus grand que ſa naiſſance.
Voilà comme un grand homme & penſe, & ſe conduit.
Mais cet exemple eſt-il le ſeul qui nous inſtruit?
Le Mentor d'un Héros, l'eſpoir de notre Empire,
Dans ſa marche à la Cour ſe voyoit contredire;
Pour l'auguſte DAUPHIN les jeunes Courtiſans
Vouloient moins de ſçavoir & plus d'amuſemens ;
L'Ambitieux blâmoit le Gouverneur auſtère
Qui tenoit, loin du monde, un Prince ſédentaire ;
La Coquette, ſur-tout, ne pouvoit pardonner
Qu'on le formât ſans elle au grand art de regner ;
En un mot, l'Intérêt, la Malice, l'Envie,
Tour-à-tour près du Maître exerçoient leur manie :
Mais LOUIS, toujours grand, ſoutint contre leur voix
Celui dont les vertus avoient fixé ſon choix ;
MONTAUZIER, au mépris du jaloux & du traître,
Se vit plus que jamais protégé de ſon Maître,
Et de ſes ennemis la perfide noirceur
Ne fit qu'en rehauſſer l'eſtime & la faveur.

Ah! ſi conſidérer un homme de mérite
Eſt un effort gênant dont votre orgueil s'irrite,
Feignez pour lui du moins un air étudié,
Pour le bien de l'Eleve à ſes ſoins confié :

Songez que d'un enfant les progrès doivent naître
De l'amour, du respect qu'il aura pour son maître ;
Et qu'il ne peut jamais que rire ou qu'abuser
D'un triste Instituteur qu'il vous voit mépriser.

Mais, pour se rendre enfin, par d'utiles services,
Digne de mon estime & de mes bons offices,
Quels talens, direz-vous, doit en soi réunir
L'homme que l'on me vante & qu'il me faut choisir?
Des dons qu'il doit avoir je puis parler en somme:
Un seul les réunit, celui d'être honnête homme.
De ce titre énergique on ne peut se parer
Qu'avec un bon esprit qui nous sache éclairer,
Et qu'avec un cœur droit, noble, plein de franchise,
Que guide le Savoir, & la Raison maîtrise.

O vous, qui, des travaux vous faisant une loi,
Renonçant à vous-même, embrassez cet emploi,
Si vous desirez voir prospérer vos contraintes,
Et cesser désormais le sujet de vos plaintes,
A l'erreur générale opposez des talens.
Dans l'étude du cœur exercez-vous longtemps.
Sur-tout que la Vertu soit l'empreinte du vôtre,
Si vous voulez un jour l'imprimer sur un autre.
L'homme de bien n'est point de ces communs portraits
Dont on puisse aisément s'approprier les traits ;
On en doit, ennemi de toute hypocrisie,
Offrir l'original, & jamais la copie.

Pliez adroitement de tendres arbriſſeaux :
Au fruit de la Raiſon préparez leurs rameaux.
Regnez ſur les enfans ſans rigueur, ſans caprice :
De l'humeur avec eux dépouillez l'injuſtice.
Plein de compaſſion, il faut les corriger,
Pour les rendre meilleurs, & non pour vous venger.
En tous lieux, en tout temps, gardez avec prudence
Le reſpect ſcrupuleux qu'on doit à l'innocence.
Grave en vos actions, ſobre dans vos diſcours,
Dans un maintien décent conſervez-vous toujours.
Au Pupile, dont l'œil avec ſoin vous contemple,
Vous devez moins donner la leçon que l'exemple.
Joignez, dans vos travaux ingrats, mais importans,
La patience au zèle, & les mœurs aux talens ;
Et ne vous offrez pas à ce grand miniſtère
Avec le foible fonds d'un mérite vulgaire.
Un enfant doit de vous recevoir ſans erreur
Le don de la ſageſſe & celui du bonheur.
L'art de verſer ces dons dans le cœur d'un Pupile,
Eſt un art glorieux autant que difficile.
Ce grand art d'éclairer, d'orner l'eſprit humain,
A voulu quelquefois une divine main.
Lorſque les Dieux punis, exilés ſur la terre,
Expioient le courroux du Maître du tonnerre,
Le peuple Aborigène, en des forêts épars,
Sur lui du vieux Saturne attira les regards.
En voyant des mortels preſſés par l'indigence,
Et par tous les fléaux qu'entraîne l'ignorance,

Il crut digne des soins & du loisir d'un Dieu
D'introduire les mœurs dans ce sauvage lieu:
Sa voix les rassembla dans l'enceinte des Villes;
Il plia leur esprit aux coutumes civiles ;
Il leur apprit à vivre, à commercer entr'eux,
A respecter des Loix, à révérer des Dieux;
Leur montra, dans le sein de la terre fertile,
A chercher sans combats l'agréable & l'utile;
Et, malgré son exil, par ce travail vanté,
Conserva tout l'éclat de sa Divinité.

Fin du second Discours.



TROISIÉME DISCOURS.

LA RELIGION, LES MOEURS ET LES MANIERES.

A MONSIEUR ***.

PAR trop de zèle, Ami, ceſſe de m'offenſer.
Je ſais avec juſtice à mon rang me placer:
De la préſomption évitant le délire,
Avec toi dans ces Vers je ne veux que m'inſtruire.
Ton amitié ſans doute a dirigé ta voix:
Peux-tu ſur ton métier me demander des Loix,
Toi dans les mains de qui le Caton de la France
A mis de ſon grand nom la plus chere eſpérance;
Toi qui, ſur le grand art de plaire & d'enſeigner,
Loin de prendre des Loix, ès fait pour en donner?
Mais tu le veux, il faut à ton ordre ſouſcrire:
Je vais ſur tes devoirs te prêcher & t'écrire.

Ton Pupile t'eſt cher; &, zélé pour ſon bien,
Tu veux en faire un Sage & ſur-tout un Chrétien:
Pourſuis: de notre Loi la ſublime doctrine
Eſt de toutes vertus la baſe & l'origine;
Sa voix dans les revers ſoutient le cœur humain
Par l'aſpect conſolant des grandeurs de ſa fin;

Son empire, d'ailleurs, par un frein ſalutaire,
Aide de la Raiſon le foible miniſtère.
Mais tu ſais que l'eſprit de ſon divin traité
Avec précaution veut être interprété.
Conſulte ſon Auteur, écoute-le lui-même;
Sa voix de nos devoirs fixe tout le ſyſtême:
Et ce n'eſt qu'en paſſant par un organe humain
Qu'elle a ſouvent perdu ce qu'elle a de divin.

Conduis donc ton Elève aux ſources ſalutaires
De la Religion qu'ont profeſſé ſes pères:
Que ſes préceptes ſaints, avec ſoin cultivés,
Soient au fond de ſon cœur de bonne heure gravés.
N'attends pas la ſaiſon qu'à ces hautes merveilles
La révolte des ſens fermera ſes oreilles.
Songeons d'abord au cœur; c'eſt lui qui rend heureux.
La Science eſt ſans doute un acquêt précieux;
Mais de nos paſſions la puiſſante cohorte
Sont de fiers ennemis qui ſont à notre porte.
Il faut que ce danger ſoit d'abord écarté.
Puis, profitant en paix des temps de ſureté,
La troupe des beaux Arts, qu'avec raiſon l'on vante,
Pourra nous enrichir de ſa moiſſon brillante.
Ton Diſciple eſt par-tout de dangers menacé,
Et par divers aſſauts peut être terraſſé:
Veilles donc; &, pour lui, Minerve favorable,
Arme-le d'une Egide aux traits impénétrable.

Plus d'un monſtre cruel, mais pour lui plein d'appas,
Lui prépare de loin de terribles combats.
La baſſe Flatterie au miroir infidèle,
L'Exemple ſéduiſant, la Volupté cruelle,
N'attendent que l'inſtant de ſa maturité
Pour rendre ſes eſprits ſourds à la Vérité.
Préviens, ſi tu le peux, ces violens orages:
Contre ces ennemis prends tous tes avantages.
Avant que leurs clameurs n'étouffent tes diſcours,
Que ton Elève, ami, ſoit muni de ſecours.
Ce ſecours eſt du Vrai la plus profonde étude:
Que ſon ame s'en faſſe une forte habitude,
Lorſque ſon jeune cœur, tendre, neuf, inconſtant,
Sur le bien & le mal eſt encore flottant.
Qu'il s'accoutume à voir la Vertu décorée
Des ſolides attraits dont le Ciel l'a parée;
Et, d'un autre côté, le Vice ſéducteur
Avec tous ſes dangers & toute ſa laideur.
Au penchant pour le luxe & pour l'intempérance
D'un intérêt plus cher oppoſe la balance.
Montre-lui la Vertu, la Force, la Santé,
Fruits ſurs & précieux de la Frugalité.
Avec attention règle en lui la foibleſſe
Que produit, pour ſoi-même, une aveugle tendreſſe:
L'Amour-propre eſt ſon nom: ce foible où l'on ſe plaît
N'eſt ou Vice ou Vertu que ſelon ſon objet.
Rien ne peut égaler l'égarement extrême
De ce fatal Amour renfermé dans lui-même.

On voit, avec effroi, marcher à ſon côté
L'Injuſtice, l'Orgueil, & l'Inhumanité,
La fière Ambition, l'Envie inexorable,
Et l'avide Intérêt ſon frère inſéparable.
Borne en lui cet amour au goût d'être eſtimé;
Et, pour mieux dire encore, au plaiſir d'être aimé.
Alors, ſe dégageant d'une éclipſe profonde,
Cet Aſtre lumineux ſera l'ame du Monde.

Mais lorſqu'avec des yeux ſages & pénétrans
Il verra des Humains les excès différens;
Quand, ſpectateur ſenſé du drame de la vie,
Dans le monde il ſaura vivre avec modeſtie;
Qu'en garde, par tes ſoins, contre la Vanité,
Il aura reconnu les loix de l'Equité;
Ne crois pas des Vertus qu'il ait atteint le faîte.
Un vent impétueux ſouffle encor ſur ſa tête,
Qui, pouſſant ſon vaiſſeau par un contraire effort,
Pourra le rejetter pour longtemps loin du port.

Le Peuple ſéducteur, habitant de Cythère,
Et le Peuple Régent dès longtemps ſont en guerre:
Mais le dernier, tu ſais, n'a que trop ſouvent eu
Le douloureux affront d'avoir mal combattu.
Eucharis en un jour peut, par ſon éloquence,
De quinze ans de culture étouffer la ſemence,
Entraîner ton diſciple; & prouver en un mot
Qu'elle ſeule a raiſon, & que tu n'ès qu'un ſot.

Songe à la prévenir. Cette œuvre difficile
Eſt de ta miſſion le point le plus utile.
Ne crois pas ſur ce point que je t'effraye en vain :
Pour ton Elève, ami, le danger eſt certain.
Je veux que ſa raiſon, par tes ſoins cultivée,
Par la Religion, par le Goût préſervée,
S'éloigne d'un plaiſir brutal & ſuborneur,
Payé de la Santé, ſuivi du Deshonneur ;
Que l'avare Phryné, ſans pudeur & ſans ame,
N'allume point en lui d'extravagante flamme :
Mais la jeune Amaranthe, au ſouris plein d'appas,
Qui charme d'autant plus qu'elle n'y penſe pas,
Et dont l'ame naïve, ingénue, innocente,
Sans s'en appercevoir, ſuit une tendre pente,
L'attend, encor novice, au ſortir de tes mains :
Et voilà pour ſon cœur le danger que je crains.
Il eſt d'autant plus grand que, ſe trompant lui-même
Il croira qu'en l'aimant c'eſt la Vertu qu'il aime.
Ah ! c'eſt cette Vertu dont, par un ſort cruel,
La ſienne recevra bientôt le coup mortel.
Il ne faut pas toujours des Circés, des Armides,
Pour avilir un cœur dans des liens perfides.
Si l'on pèſe le tort que fait au Jugement,
Au Repos, à la Gloire, un triſte enchantement,
La plus chaſte Lucrèce, à notre ame obſédée,
Eſt plus fatale encore, & vaut une Médée.
Oui, d'un hardi ſermon quel que ſoit le ſuccès,
Parlons contre l'Amour, & même à des François.

Laiſſons à l'Opéra, que les Jeux aſſaiſonnent,
Ses dogmes auſſi faux que les Dieux qui les donnent.
Au Temple du Plaiſir un enfant d'Apollon
Fait très-bien de monter ſa Lyre ſur ce ton.
On eût berné Quinaut d'être plus orthodoxe.
Mais, au Lycée, il faut quitter le Paradoxe:
Il y faut publier les Loix de la Raiſon;
Et, ſans ménagement, décrier un poiſon.

Toutefois de ce mal, hélas! à qui tout cède,
Le danger eſt, ami, plus ſûr que le remède:
Sans me flatter en vain de le ſavoir guérir,
Je t'offre ſeulement l'art de le prévenir.

Pour la Religion un reſpect efficace
Suffiroit à parer une telle diſgrace:
Mais qui ſe frappe aſſez de ſes oracles ſaints,
Pour n'y pas joindre encor quelques ſecours humains?
C'eſt quelquefois beaucoup de mettre avec prudenee
Entre les paſſions une juſte balance;
Ou du moins dans un cœur de ne laiſſer primer
Que celles dont on peut juſtement s'animer.
Si le reſpect humain, ſi l'amour légitime
Qu'il eſt permis d'avoir pour la publique eſtime,
Si l'honneur de briller par d'utiles travaux,
Si la noble ferveur de paſſer ſes rivaux,
A ton Elève, ami, communiquent leur flamme,
Et peuvent les premiers s'emparer de ſon ame;

Mieux que tous tes ſermons ils le tiendront couvert
Contre l'appas trompeur d'un gouffre où tout ſe perd.
Qu'il aime donc les arts, & ſur-tout qu'il ſe voue
Au rolle qu'ici bas le ſort voudra qu'il joue.
Ce ſera ſon ſalut : un fol enyvrement
Souvent n'eſt que le fruit d'un vain déſœuvrement.

D'une ame ainſi règlée avec poids & juſteſſe,
Comme d'un ſein fécond, naîtra la Politeſſe :
Mais ce point important, ce ſujet étendu,
Quoique ſouvent traité, n'eſt pas bien entendu.
Dans l'Education, Bourgeois, Nobles, Vulgaire,
Font du léger vernis leur capitale affaire ;
Et penſant que c'eſt lui qui rend l'homme poli,
Mettent ſtupidement tout le reſte en oubli.
C'eſt par lui que l'on veut que tout cavalier brille ;
La Mère ne pourvoit qu'aux graces de ſa Fille ;
Et de l'art de Marcel * épuiſant les reſſorts,
Croit pour elle tout faire en fardant ſes dehors.
Vain abus ! c'eſt du cœur que de l'art d'être aimable
Doit librement couler la ſource véritable.
La juſte opinion de ſoi-même & d'autrui,
De toute politeſſe eſt le vrai point d'appui.
Un homme franc, ouvert, qui, connoiſſant ſa place,
Obſerve exactement cette règle efficace,
Dans la ſociété, ni Tyran, ni flatteur,
Eſt humble ſans baſſeſſe, & noble ſans hauteur.

* Fameux Maître de Danſe.

Dans un monde choisi, de courts apprentissages,
Lui donneront bientôt la grace, les usages;
Cette distinction qu'on doit faire à propos
De grands & de moins grands, de petits & d'égaux.
Mais que tous les accueils qu'il croira devoir faire
De son humilité portent le caractère.
On a beau s'épuiser en vifs empressemens,
Raffiner sur le fin des nouveaux complimens;
Sans un fonds de douceur & sans la modestie
Le plus humble maintien n'est qu'une hypocrisie,
A laquelle, éclairé sur ses vrais intérêts,
L'amour-propre d'autrui ne se trompe jamais.

De plus, pour qu'aux devoirs que le cœur nous fait rendre
Tout le monde ait la part qu'il a droit de prétendre,
Il faut encore, il faut des fers du Préjugé,
Dans ses divers égards paroître dégagé.
Les honneurs, les respects sont dus avec usure
Aux Grands, au Sacerdoce, à la Magistrature;
Les sentimens humains sont dus à tous les rangs:
Mais gardons notre estime aux Vertus, aux Talens.
Nos hommages rendus au mérite d'un autre
Nous honorent toujours, & supposent le nôtre;
Au lieu que nos mépris montrent à tous les yeux
Qu'il nous est étranger, ou plutôt odieux.
Mais si l'orgueil d'un fat, ses hauteurs, ses caprices
Sont, à l'homme de bien, de lâches injustices;

La Politesse outrée est un plus sot abus :
Egale & générale, elle n'honore plus ;
L'ami de tout le monde au fond n'aime personne ;
Et l'on décrie enfin le faux argent qu'il donne.
Appréciez encor ces Dieux que les humains,
Avares de tout temps, ont forgés de leurs mains.
Un Crassus, pour compter & par cent & par mille,
N'en est pas plus heureux, ni souvent plus utile :
Mais, le fût-il, on doit mesurer ses respects
Sur le prix de chacun, non sur nos intérêts.

Mais ces abus divers, dont le François se pique ;
N'est pas le seul régal qu'il donne à la Critique.
A l'injuste travers des prédilections
Nous joignons le mépris des autres Nations:
Et ces sots Préjugés, qui tiennent de l'enfance,
Plus que partout ailleurs règnent encore en France.
Si quelqu'un des neveux du second Mahomet,
Ou chez nous, ou chez lui, nous choque ou nous déplait,
Ce n'est pas qu'ennemis d'une erreur qui nous blesse,
Nous méprisions en lui l'Alcoran qu'il professe :
Sa Barbe, son Turban, son air froid, sérieux,
Est tout ce qui le rend ridicule à nos yeux.
Insolemment surpris, on admire, on s'étonne
Qu'un Moscovite pense, ou qu'un Persan raisonne :
Mais sur-tout, quoiqu'il dise, on ne lui passe pas
De n'avoir point des airs puisés dans nos climats.

Tels les Romains jadis, par un dédain bizarre,
Donnoient à leurs voiſins le dur nom de barbare.
Malheur à l'impoli qui, Gaulois ou Germain,
Ne parloit point chez eux le Grec ou le Latin!

Evitons cet excès où ces Peuples tombèrent.
Les hommes ſont égaux, ſi les habits diffèrent.
Le comble de l'erreur eſt de ſe prévenir.
Ainſi qu'on ne doit point craindre de ſe ſervir
D'une étoffe ſolide, & belle, & néceſſaire,
Pour être le produit d'une terre étrangère;
De même nous devons en approuver les Loix,
Les uſages ſenſés, vînſſent-ils des Chinois:
Et, quittant ſagement ce fol amour des nôtres,
Donner le bon exemple, & le prendre des autres.

Fin du troiſième Diſcours.



QUATRIÉME DISCOURS,

SUR LES CONNOISSANCES

PAR RAPPORT

A L'ÉGLISE, A LA ROBE ET A L'ÉPÉE.

QUAND le couroux d'Eole, en ſoulevant les flots,
A jetté loin du port les pâles Matelots;
Et que ces malheureux échappés à l'orage,
Victimes de la faim, regrettent le naufrage;
On ne voit point alors le Pilote aux abois
Chercher quelqu'Iſle inculte & fameuſe autrefois;
Mais plutôt s'efforcer, en invoquant Nérée,
D'aborder quelque riche & fertile Contrée.
Dans l'étude des Arts, il faut les mêmes ſoins.
Auſſi bien que le corps, notre ame a ſes beſoins.
Avant de s'amuſer à meſurer la Terre,
A chercher dans ſon ſein ce que ſon globe enſerre,
Avant d'examiner d'un regard curieux
Les vaſtes mouvemens de la ſphère des Cieux,
Il faut premièrement s'appliquer à ſon être,
Apprendre ſes rapports, chercher à ſe connoître.
Le reſte eſt une grace, un agrément flatteur
D'un corps déjà pourvu de force & de vigueur.
N'imitons pas ce fou qui, les yeux aux étoiles,
Des ſecrets du Très-Haut voulant percer les voiles,

Ne vit point à ses pieds un gouffre périlleux
Qui bientôt engloutit mon rêveur sourcilleux.

Quelle erreur est la vôtre, ô vous dont la prudence
A la maturité prétend guider l'enfance,
De n'avoir pour objet, dans ce cours important,
Que la seule mémoire, & non l'entendement:
Comme si le mortel que vous voulez instruire
Etoit né pour parler, & non pour se conduire!
De froids Grammairiens, de farouches Docteurs,
D'un malheureux enfant tristes persécuteurs,
Le surchargent dix ans d'un fardeau qui l'assomme;
Pour le faire parler comme on parloit à Rome.
O que j'aimerois mieux qu'on fit avec succès,
Au lieu d'un mauvais Grec, un honnête François!
Tandis que de vieux mots couverts d'une ombre noire
Avec sévérité vous chargez sa mémoire,
Ses esprits, loin du vrai, languissans, négligés,
Laissent de toutes parts entrer les Préjugés;
Aux Vices, à l'Erreur son ame s'habitue;
Et le nombre des fous toujours se perpétue.
Les Perses autrefois, dans sa jeune saison,
Conduisoient un Pupile avec plus de raison.
Ils ne consumoient pas les beaux jours de l'enfance
A l'enfler, en Pédans, d'une vaine science.
Quatre Maîtres guidoient l'Elève studieux:
Le premier lui montroit ce qu'il devoit aux Dieux;

Le ſecond indiquoit à ſon ame novice
Les ſentiers de la Gloire & ceux de la Juſtice ;
Le troiſième l'armoit avec dextérité
Contre les traits du Vice & de la Volupté ;
Le dernier, loin de lui banniſſant la contrainte,
Inſtruiſoit ſon courage à dédaigner la Crainte.
Enfin, il apprenoit ſous leurs loix, tour à tour,
Enfant, ce qu'étant homme il devoit faire un jour.
Ces Peuples connoiſſoient mieux qu'au Siècle où nous ſommes
Ce que peut ſur les cœurs l'exemple des grands hommes.
Reconnoiſſons, comme eux, ſon ſouverain pouvoir.
L'étude capitale eſt celle du Devoir.
A tout âge, en tout temps, & ſur-tout dans l'enfance,
Que la règle des Mœurs précède la Science.

Quand de la Vérité le prudent écolier
Marchera d'un pas ſûr dans ſon étroit ſentier,
La première Science, & la plus néceſſaire,
Qui doit ſuivre d'abord ce grand préliminaire,
Eſt celle de l'Emploi qu'il doit un jour remplir.
Il faut qu'avec effort il ſonge à s'en munir.
Tout homme ne peut pas, dans un loiſir tranquille,
Libre de toute chaîne, & pour ſoi ſeul utile,
Aux Muſes dérober leurs ſecrets curieux,
Et ſucer, loin du bruit, leur lait délicieux.
La plupart des humains, que la naiſſance lie,
ont nés pour leurs plaiſirs moins que pour la Patrie.

Il faut, dans une Cour, près du Sceptre des Rois,
Des Miniſtres zèlés pour partager ſon poids.
D'autres, autoriſés, ſacrés par la Prêtriſe,
Doivent veiller au culte, à l'ordre de l'Egliſe.
A ces corps élevés de Mentors, de Paſteurs,
Doit ſe joindre celui des ſages Sénateurs;
De qui l'activité, ſévère avec prudence,
Sache allier les mœurs, le luxe & l'abondance;
Qui des concitoyens amis, & non tyrans,
Avec humanité calment leurs différends;
Et qui, dans leurs foyers, rendant la paix conſtante,
Soient de leur ſureté la garde vigilante.

Par ces divers appuis un Etat floriſſant
A beſoin d'un ſecours encore plus preſſant:
Celui qui, des remparts écartant les tempêtes,
Repouſſe des voiſins ou prévient les conquêtes.

Que le Miniſtre donc, par d'habiles ſecrets,
Sache concilier les plus grands intérêts,
Maintenir l'équilibre, & même par la guerre
Faire inviſiblement le bonheur de la Terre.

Que le grave Lévite, humble & ſage Docteur,
Adroit à manier le bâton de Paſteur,
D'exemple & de leçons puiſſe inſtruire les autres,
Et marche avec douceur ſur les pas des Apôtres.

Que le Préteur, intègre en ſes divers emplois,
Aidant ſon équité de l'étude des Loix,

Sache de leur abri couvrir l'humble innocence,
Et d'une ſure main ſoutenir la balance.

Que l'émulation du novice Guerrier
Lui faſſe approfondir les loix de ſon métier;
Et qu'aſpirant plus haut qu'à l'emploi ſanguinaire
D'être de ſon ſemblable aſſaſſin mercénaire,
Il puiſſe joindre encor, ſavant à ſe guider,
Au grand art d'obéir celui de commander.

Mais que dans ſon métier aucun ne ſe confine.
C'eſt aſſez que ſur tous le capital domine.
C'eſt ſur lui qu'on nous juge, il eſt vrai. Cependant
On y peut exceller, & n'être point pédant.
Un Juge, par exemple, un Magiſtrat qui penſe
N'a pas toujours en main le glaive ou la balance:
Il faut qu'il ſoit encore expert ſur bien des cas
Que n'auront pas prévus Bartole ni Cujas:
Il doit, du Monde encor méditant le grand livre;
Apprendre à le connoître, & ſavoir y bien vivre;
Etudier les Arts pour en pouvoir juger,
Pour remplir ſon loiſir, ou pour les protéger.
Car, quels que ſoient les cris de l'aveugle Satire,
Les Arts plus que jamais décorent cet Empire.
Voltaire parle au cœur, & Buffon aux eſprits:
Rameau de la Muſique a remporté le prix:
L'Aiguille du Pinceau partage la louange:
Et le Palladio, Raphael, Michel-Ange,

Des Arts ressuscités ces pères glorieux,
Trouveroient parmi nous des enfans dignes d'eux.

Mais il ne suffit pas de créer des merveilles;
Il faut, pour en juger, des yeux & des oreilles :
Et d'être des Beaux Arts éclairé Protecteur,
C'est du pouvoir des Grands l'emploi le plus flatteur.
Tel jadis Lamoignon avoit sur le Parnasse,
Ainsi que sur les Lys, une honorable place,
Jugeoit vers le Permesse aussi bien qu'au Barreau,
Faisoit règner Thémis, & protégeoit Boileau.
Tel encor Cicéron, dans les beaux jours de Rome,
Dans lui seul autrefois réunit, en grand homme,
Le Sage, l'Orateur, l'Ami, le Citoyen,
Et fut de son pays l'Oracle & le soutien.

Mais nos Juges souvent qui, frivoles par mode,
Mettent au même rang les Beaux Arts & le Code,
Ridicules amans, insipides railleurs,
Dorment à l'Audience, & fatiguent ailleurs.

Ainsi que nos Robins, nos Ajax téméraires,
Quoique plus éclatans, ne sont pas moins vulgaires.
Un jeune Colonel, au champ de Mars Héros,
Intrépide, bouillant, brille sous les drapeaux ;
Mais ce paon, dans la paix, dépouille son plumage,
Et mon foudre de guerre est la fable du Sage.

O vous donc, qui du camp revenez dans Paris
Fournir à nos Auteurs des scènes de Marquis,

Vous qui, de cent travers vous couvrant ſans ſcrupule,
En cherchant les plaiſirs, trouvez le ridicule;
Songez que le Savoir, objet de vos mépris,
Aux Guerriers de tout temps a mis le plus haut prix.
Par lui Condé, Vauban, éterniſant leur gloire,
Ont acquis des Autels au Temple de Mémoire:
Eugène, Catinat ont eu le même honneur:
Tel étoit de Denain le rapide vainqueur;
Et tel ſeroit encor ce Monarque intrépide,
L'émule de Platon, s'il l'étoit d'Ariſtide.
Ceux dont la Renommée a plus vanté le nom;
Polybe, Lucullus, Céſar, & Xénophon,
De même qu'à Bellone au Dieu des Arts fidèles,
Aux Héros à jamais ſerviront de modèles.

De l'Etude, en un mot, on ne doit point rougir.
L'homme eſt né pour penſer autant que pour agir.
Mes leçons ne ſont point pour les petits génies
Qu'accableroit le poids de ces Vertus unies:
Laiſſons en pleine paix, ſans envier ſes dons,
L'âne porter ſa charge, & manger ſes chardons.
Le ſot, né pour ramper & végéter ſans verve,
N'a rien à démêler à la Cour de Minerve.
Je ne m'adreſſe ici qu'aux Aigles généreux
Qui d'un rapide vol s'élancent vers les Cieux;
Et qui, de ce haut point jettant au loin la vue,
Peuvent d'un vaſte eſpace embraſſer l'étendue.

Toutefois sur le taux de ce qu'on doit savoir
On ne peut surement rien fixer, ni prévoir.
Tout coursier n'aura pas la force & le courage
De franchir un fossé, de passer à la nage
Les fleuves, les torrens contre lui déchaînés.
Il en est, quoique bons, qui sont nés plus bornés:
Si vous les chargez trop, ce fardeau qui les blesse,
Au lieu de force, en eux produira la foiblesse.
Un Ecuyer prudent doit, d'une habile main,
Ménager à chacun son travail & son train.

Mais à quelques travaux qu'un Elève s'oblige,
Que toujours la Méthode en ses pas le dirige.
Un sage Instituteur, gardien de ses loix,
Ne peut trop l'observer, ni trop faire de choix.
Que par lui, dans l'étude, un aveugle Pupile
Apprenne du fatras à séparer l'utile.
Que des écrits divers judicieux Lecteur,
Il ne contracte point la rouille du Docteur,
Qui, fier de sa mémoire & bouffi d'arrogance,
Fait tristement en lui regretter l'ignorance.
Que du docte Dédale il craigne les détours:
On peut facilement se perdre en ses contours;
Ou, faute d'une main dont le fil nous conduise,
Y prendre le sentier qui mène à la Sottise.
La belle Antiquité sert à former le goût;
Mais la bien posséder n'est pas posséder tout.

On peut, quoiqu'on en dise, en vers, en éloquence,
Comme en Grèce, trouver des modèles en France;
Et dans l'art qu'ont outré Diogène & Caton,
On peut consulter Pope aussi bien que Platon.
Sénèque a mérité les suffrages de Rome :
Mais Montesquieu sans doute est encor glus grand homme;
Et le grand Bossuet, sublime Historien,
A le pas au-dessus du plus noble Ancien.
Si le nouveau Lecteur veut connoître l'Histoire,
Qu'il ne la lise point pour charger sa mémoire
De récits dont les traits n'ont rien que de commun,
Pour devenir après leur conteur importun.
L'Histoire est le Censeur qui, sans craindre l'empire,
Aux Rois comme aux Sujets a le droit de tout dire :
De ses libres leçons qu'il songe à profiter.
Mais il est des écueils qu'il lui faut éviter.
Que dans elle, par-tout cherchant le vraisemblable,
Il dépouille ce goût que l'on a pour la Fable;
Et parcourant ses faits, marche avec équité
Entre le Pyrrhonisme & la crédulité :
Qu'il la lise avec choix : que, soigneux de s'instruire,
Il apprenne par elle à vivre, à se conduire.
Mille exemples fameux chez elle, avec éclat,
Brillent pour le Guerrier & pour l'homme d'Etat.
Mais il faut en mérite apprendre à se connoître,
Pour juger les Acteurs que l'on y voit paroître :
Ces Héros, pour le Peuple Astres éblouissans,
S'éclipsent quelquefois aux regards du Bon-Sens.

Le ſingulier nous frappe : aveugles que nous ſommes !
Souvent nos Demi-Dieux ſont les derniers des hommes.
On ſe trompe en grandeur, en talens, en vertus :
Qui ne préfère pas Alexandre à Titus ?
Pour ſe garantir donc du torrent du vulgaire,
Un jeune homme a beſoin d'un guide qui l'éclaire;
Savant à démêler les plis du cœur humain,
Qui les lui développe, & lui mette à la main
Le poids de la Morale & le flambeau du Sage,
Pour ne point hazarder un imprudent ſuffrage,
Et ne pas augmenter ſes triſtes préjugés
Par l'exemple impoſant des Héros mal jugés.

Après ces ſoins prudens, l'art ſouverain d'un maître
Eſt d'enflammer les cœurs du deſir de connoître.
Il lui faudra d'abord diſcerner les talens :
Dans chaque individu les dons ſont différens.
Mais ſi ſon jeune Aiglon permet qu'on l'illumine,
Il doit faire bien moins conſiſter ſa doctrine
A lui tout enſeigner, qu'à lui donner le goût
De s'appliquer lui-même & ſe connoître à tout.

O que l'homme a de force, alors que ſon courage,
Excité par la Gloire, en veut bien faire uſage ;
Lorſque, diſtribuant ſagement ſon loiſir,
De ce qu'on nomme Etude il ſe fait un plaiſir !
Vous qui, des Nations en tout genre modèles,
Cueillîtes autrefois des palmes immortelles,

François, que de nos jours un si sublime honneur
Soit encore l'objet de votre noble ardeur.
La molle Volupté, séduisante Sirène,
Cherche de vos destins à se rendre la Reine:
Mais fermez votre oreille, & dégagez vos sens
Du sommeil dangereux où plongent ses accens.
Voyez dans l'Univers, pour lui servir de maîtres,
S'envoler les écrits de vos nobles Ancêtres :
Par eux dans tous les coins de ce monde connu,
Des Beaux-Arts & du Goût l'empire est parvenu :
De ces enfans des Dieux les charmes invincibles
Ont pénétré les lieux les plus inaccessibles....
Mais qu'osai-je prevoir ? Quoi ! le Maître éclipsé
Par le Disciple enfin seroit-il effacé ! ....
Londres !... Berlin !... Mais non ; la rivale d'Athène
De toutes les Cités sera toujours la Reine.

F I N.




a39003 009582981b

